



FRANCO ÉCOSSAISE



LE MOT DU PRÉSIDENT

Au moment où ce bulletin paraîtra, le feuilleton du Brexit débuté depuis le référendum du 23 juin 2016 sera terminé dès lors que le Premier ministre Britannique aura bien tenu sa parole de ne pas prolonger la période de transition au-delà du 31 décembre 2020, période selon laquelle le Royaume Uni, ayant quitté l'Union Européenne le 31 janvier 2020, continuait de respecter les acquis de l'union (notamment les directives, normes et standards de l'UE) mais sans participer désormais à ses décisions.

Nous connaissons donc maintenant quels sont les nouvelles règles particulières qui doivent être appliquées entre le Royaume Uni et l'Union Européenne (en cas d'accord de dernière minute) ou à défaut celles de l'Organisation Mondiale du Commerce (OMC), avec leurs droits de douane élevés et leurs contrôles douaniers poussés (« no deal » : Brexit dur).

Le Premier ministre Britannique ne semble pas avoir mesuré les conséquences d'un « no deal » pour l'Ecosse si on se réfère à ses déclarations récentes risquant de pousser celle-ci sur la voie de l'indépendance. L'avenir nous le dira. Espérons que toutes ces turbulences ne perturberont pas nos relations avec nos amis Ecossais et que l'Ecosse n'en pâtisse pas.

Nous n'avons pu organiser en 2020 que deux réunions au collège des Ecossais, peut être trois si nous ne sommes pas obligés de renoncer également à la réunion de décembre, Covid 19 oblige. Nous avons été contraints également d'annuler le voyage prévu pour nos amis de la FSSS dans les Hauts de France du 9 au 17 juin. Heureusement, la promenade sur les pas de Thomas Blaikie à Bagatelle et au Parc Monceau a pu avoir lieu le 18 octobre dernier sous un soleil radieux.

Il faut espérer que l'année 2021 sera meilleure. Nous prévoyons de recréer un site internet pour l'association, site qui pourrait être opérationnel au printemps, et de reprogrammer, si c'est possible, le voyage dans les Hauts de France pour septembre.

*Le 22 novembre 2020
Thierry Rechniewski*

Le massacre de Glencoe - 13 février 1692

(Extraits d'une conférence prononcée au Collège des Écossais, Paris le 13 février 2019)



Le massacre de Glencoe, James Hamilton, 1883-86 (musée de Kelvingrove, Glasgow)

« Les ombres ténébreuses et la solitude la plus complète règnent sur ces lieux. Aucun objet animé ne vient briser l'immobilité lugubre, si ce n'est, à l'occasion, le vol d'un aigle sorti de son aire. Comme si la nature n'avait pas suffi pour rendre cette vue aussi horrible que sublime, l'homme y a imprimé de quoi faire naître des impressions morales que des millénaires ne suffiront pas à effacer¹. »

Voici comment un guide de voyage décrit la vallée de Glencoe, dans les Highlands de l'Ouest, en 1842. Le souvenir du massacre du clan MacDonald par un détachement de l'armée britannique, au cours de la nuit du 12 au 13 février 1692, hantait encore les lieux et leur donnait une coloration lugubre. C'est en effet dans cette vallée depuis lors désertée que les membres du clan MacDonald avaient offert l'hospitalité aux soldats, sans se douter que leurs hôtes, qui avaient soigneusement planifié leur action, viendraient les assassiner au beau milieu de la nuit.

L'événement ne passa pas inaperçu en Écosse, mais aussi en Angleterre. La

déloyauté de l'acte choqua, et l'on en vint rapidement à découvrir que le massacre n'avait rien de spontané. Dès lors, on s'interrogea sur les responsabilités de ce crime d'État : la troupe avait agi sur ordre, bien entendu, mais sur ordre de qui ? Démêler la chaîne de commandement complexe qui a conduit au massacre et retrouver les véritables donneurs d'ordre est depuis lors devenu un enjeu central dans la compréhension de cet événement. A cette interrogation s'ajoute, comme dans tout crime, celle du mobile : pourquoi donc planifier le massacre de cette petite communauté montagnarde ? L'enquête menée peu de temps après le massacre de Glencoe et le travail mené depuis lors par les historiens permettent d'avancer quelques réponses à ces interrogations.

Le contexte : les suites de la Glorieuse Révolution

Pour comprendre les raisons du massacre de Glencoe, il faut d'abord rappeler le contexte politique et militaire dans lequel il a été perpétré. La Grande-Bretagne traverse alors une période troublée. Un changement dynastique a eu lieu à la suite de la Glorieuse Révolution (1688-1689). Jacques II, le dernier représentant de la

¹ George et Peter Anderson, *Guide to the Highlands and Islands of Scotland* (...), Édimbourg, 1842, p.139

dynastie des Stuarts, avait été renversé par les partisans de Guillaume III, alors stathouder des Provinces-Unies. Il payait ses tentatives imprudentes de favoriser le catholicisme, religion de son cœur, au point de se rendre insupportable auprès des élites anglaises, qui ont préféré offrir la couronne à Guillaume III. Ce dernier était le champion européen de la religion réformée, admiré pour sa capacité à tenir tête à Louis XIV au cours de la terrible guerre de Hollande (1672-1678). Il offrait donc toutes les garanties nécessaires aux Anglais redoutant le rétablissement du papisme dans leur pays.

L'Écosse n'avait joué qu'un rôle mineur au cours de la Glorieuse Révolution. Elle était alors rattachée à l'Angleterre par une union personnelle depuis que la dynastie écossaise des Stuarts avait hérité de la couronne anglaise en 1603. Bien que Jacques II soit issu d'une lignée écossaise, le Parlement écossais et l'essentiel des élites, majoritairement protestantes, se sont ralliées sans hésitation au nouveau roi choisi par les Anglais.

Les Stuarts déchus conservaient cependant de nombreux partisans, surtout dans les Highlands. Les MacDonald de Glencoe en faisaient partie. Ils constituaient l'une des branches (*sept* en gaélique) du grand clan Donald, l'un des plus prestigieux des Highlands car ses membres prétendaient descendre des Seigneurs des Îles qui défiaient l'autorité du roi d'Écosse au Moyen Âge. Les MacDonald de Glencoe, aussi appelés MacLain, étaient cependant l'une des branches les moins puissantes de ce clan et son chef, Alexander MacDonald, contrôlait beaucoup moins de terres et d'hommes que d'autres branches comme les MacDonald de Clanranald, les MacDonald de Sleat ou encore les MacDonell de Glengarry. Comme tout chef de clan cependant, le chef de Glencoe disposait de forces armées ; en cas de conflit, il pouvait mobiliser sous ses ordres une centaine d'hommes armés. Les MacDonald de Glencoe, force militaire relativement autonome, représentaient une menace potentielle pour le pouvoir central.

Depuis la guerre civile anglaise de 1642-1651, les MacDonald de Glencoe avaient toujours soutenu la dynastie Stuart. C'est donc dans la continuité de leurs engagements passés qu'ils prennent le parti de Jacques II contre Guillaume III. Comme de nombreux clans des Highlands de l'Ouest, ils rejoignent les jacobites, partisans de Jacques II. En mars 1689, lorsque les partisans écossais de Jacques II, sous le commandement du vicomte Dundee, lèvent

l'étendard de la révolte, les MacDonald de Glencoe se joignent à eux. Le massacre de Glencoe a lieu dans la continuité de cet engagement malheureux. En effet, les jacobites écossais, après un succès initial à Killiecrankie, sont défaits par les troupes envoyées par Guillaume III. Les MacDonald de Glencoe ont choisi le camp des vaincus, ce qui explique la répression dont ils seront frappés. Toutefois, le crime n'a pas eu lieu pendant la guerre, mais bien après. Alors que toute résistance armée cesse au cours de l'été 1690, le massacre n'aura lieu qu'en février 1692, dans la phase de « pacification » qui suit le conflit.

Le déroulement du massacre

Le 1^{er} février 1692, deux compagnies du régiment d'Argyll partent de Ballachulish et se rendent à Glencoe. Ces troupes ont été levées par le comte d'Argyll, chef du clan Campbell, l'aristocrate le plus puissant de l'Ouest des Highlands et un partisan résolu de Guillaume III. Elles sont commandées par le capitaine Robert Campbell of Glenlyon, membre d'une branche cadette du clan Campbell.

À l'entrée de la vallée de Glencoe, Glenlyon et ses hommes sont accueillis par le chef Alexander MacDonald et une vingtaine d'hommes armés, qui ont été avertis de l'arrivée de la troupe. MacDonald s'enquiert des motifs de leur présence. Un lieutenant du capitaine Glenlyon leur montre une lettre ordonnant au détachement de soldats de prendre leurs quartiers à Glencoe. Le chef MacDonald sait qu'il ne peut refuser. Il s'était révolté contre l'autorité de l'État et savait que ce n'était pas le moment de donner quelque motif de mécontentement que ce soit. Il était par ailleurs très en retard dans le paiement de ses impôts et il était habituel que les soldats patrouillant dans les Highlands soient cantonnés chez les mauvais contribuables, l'hébergement des troupes venant compenser les impayés. Ce qui est en jeu ici, c'est moins d'honorer les traditions d'hospitalité pour lesquelles les Highlands sont connues que de tenter de prévenir le courroux des représentants d'une autorité aussi lointaine que crainte.

Les soldats sont répartis dans les maisons du clan, par groupes de trois à cinq chez les MacDonald les plus modestes, et jusqu'à une douzaine dans la maison du chef. Ils restent là douze jours et douze nuits, sans le moindre incident. Les soldats partagent le repas de leurs hôtes, jouent aux cartes avec eux... Les MacDonald, méfiants au début,

relâchent de plus en plus leur vigilance vis-à-vis de leurs invités d'apparence tout à fait inoffensive.

Les soldats avaient l'air d'autant plus débonnaires qu'ils ne savaient pas qu'on les avait fait venir là pour commettre un massacre. Leur capitaine Glenlyon lui-même n'était pas au courant ! Il a tout simplement été manipulé par ses supérieurs, qui ont attendu qu'il soit sur place pour lui adresser par lettre l'ordre d'exterminer les MacDonald de Glencoe. Glenlyon reçoit le 12 février le courrier suivant, de la part de son supérieur immédiat, le major Robert Duncanson :

« Vous avez ordre par la présente d'attaquer les MacDonald de Glencoe et de passer par le fil de l'épée tous ceux qui sont âgés de moins de soixante-dix ans. Vous prendrez garde que le vieux renard et ses fils ne vous échappent sous aucun prétexte. [...] Ceci doit être fait par ordre spécial du roi, pour le bien et la sécurité du pays, afin que ces mécréants soient complètement éradiqués. Faites en sorte que cela soit effectué sans querelle ni faveur, sinon, vous pouvez vous attendre à être considéré comme manquant de loyauté envers le Roi et le Gouvernement, comme un homme indigne de détenir une commission au service du roi². »

Glenlyon est très clairement menacé de se voir exclure de l'armée et jugé pour trahison. Il décide d'obéir à l'ordre qui lui est donné. Certains de ses subordonnés, il est intéressant de le noter, ne l'ont pas suivi. Deux officiers subalternes ont préféré briser leur épée plutôt que de participer à une opération qui allait à l'encontre de leur honneur de militaire. Les traditions orales rapportent par ailleurs que certains soldats, par des signes discrets, en tapant à la fenêtre de leurs hôtes par exemple, ont tenté de les avertir de ce qui était en train de se passer juste avant que le massacre ne commence. Glenlyon lui-même n'a pas agi sans en ressentir de vives souffrances morales, semble-t-il. Tous les témoignages rapportent que le remords l'a poursuivi toute sa vie, et qu'il a tenté de noyer dans l'alcool les tourments de sa conscience. Mais malgré toutes ses réticences, il a choisi d'obéir aux ordres.

La lettre de Duncanson ordonne à Glenlyon de commencer le massacre à cinq heures du matin précises. Il sera alors rejoint par des renforts venus de Ballachulish et de Fort William, qui doivent couper la route de fuyards éventuels. Glenlyon dîne en compagnie de ses hôtes et se retire sans rien laisser paraître de ce qu'il prépare. La nuit tombe. Elle est glaciale, à l'extérieur le blizzard souffle et le sol est couvert de neige. Un peu avant cinq heures, alors qu'il fait encore nuit, une certaine agitation commence à se manifester à Glencoe. L'ordre a été transmis aux soldats d'agir, ils se rassemblent par petits groupes. Beaucoup de membres du clan MacDonald commencent à se réveiller et s'inquiètent de cette soudaine effervescence. C'est le cas du chef Alexander Macdonald qui demande à Glenlyon ce qui se passe. Ce dernier cherche à endormir sa vigilance en déclarant qu'il a reçu ordre de faire mouvement vers les terres du clan MacDonald de Keppoch, plus au nord. Le chef MacDonald retourne se coucher.

A 5 heures exactement, le massacre commence. Des soldats font irruption chez le chef MacDonald. Celui-ci les salue et se lève pour s'habiller. C'est à ce moment que les soldats l'abattent en lui tirant dans le dos. Deux de ses domestiques sont également tués tandis que les soldats laissent sa femme s'enfuir, non sans l'avoir au préalable dépouillée de ses bijoux et de ses vêtements. Les hommes de confiance du chef, ceux que l'on appelle les *tacksmen*, sont visés en priorité. Deux de ses lieutenants, MacDonald d'Inverrigan et Macdonald d'Achtriachtan, sont aussi abattus. Un troisième, MacDonald d'Achnacone, parvient à s'enfuir en improvisant un habile stratagème. Surpris à l'intérieur de la maison où il se trouvait, il demande aux soldats la faveur d'être fusillé à l'extérieur. Alors que ceux-ci sont sur le point de faire feu, Achnacone jette le plaid qu'il portait dans leur direction et s'enfuit dans la nuit. Il semble qu'il ait survécu au froid glacial, bien qu'il ne portât au mieux qu'une chemise dans sa fuite. Les deux fils du chef, John et Alexander, s'enfuirent dès qu'ils entendent les premiers coups de feu. Leur vigilance – ils étaient éveillés lorsque le massacre a commencé – et leur promptitude leur ont permis de survivre. Tous n'auront pas leur chance : la plupart de ceux qui sont surpris par les soldats sont exécutés. Un adolescent et un enfant sont mêmes abattus par un officier, contre l'avis de Glenlyon qui, toujours tourmenté par sa conscience, tente vainement de le raisonner.

² National Library of Scotland, Adv. MS. 23.6.24

Au total, une quarantaine de MacDonald sont morts pendant la nuit. C'est en définitive assez peu par rapport aux 2 000 personnes qui vivaient vraisemblablement dans la vallée. Glenlyon n'a pas fait bloquer les cols environnant la vallée, contrairement aux instructions qu'il avait reçues, et les renforts qui devaient venir l'épauler sont arrivés en retard. Il semble que les officiers qui les commandaient ne se soient pas pressés pour arriver sur les lieux de la tuerie. Sans doute ont-ils voulu limiter au strict minimum leur participation et faire ainsi porter toute la responsabilité à Glenlyon au cas où l'on viendrait un jour à leur demander de rendre des comptes. Parmi les morts, beaucoup de femmes, tuées par le froid. C'est le cas de la femme du chef MacDonald, qui avait été dépouillée de ses vêtements avant de s'enfuir.

L'objectif de réduire à néant les forces militaires du clan MacDonald de Glencoe est loin d'être atteint, même si le clan est privé de son chef. Les commanditaires de la tuerie pouvaient néanmoins être satisfaits sur un point : cette opération frappe de terreur l'ensemble du camp jacobite, qui ne tentera plus rien en Écosse avant le soulèvement de 1715.

Qui sont les responsables ?

C'est au sommet de l'État que le crime a été imaginé et décidé. L'homme qui est au cœur de cette machination est John Dalrymple, aussi appelé le maître de Stair, alors secrétaire d'État pour l'Écosse. La fonction en faisait un membre de l'entourage direct du roi. Cet aristocrate des Lowlands, qui avait siégé au Parlement écossais, était un fin connaisseur des rouages politiques de son pays d'origine et un intermédiaire obligé pour Guillaume III, qui connaissait mal le lointain royaume nordique dont il s'était emparé.

Pour mettre définitivement fin à la rébellion dans les Highlands, c'est Dalrymple qui imagina de contraindre tous les clans jacobites à prêter serment de fidélité au nouveau roi Guillaume III. Ceux qui ne le feront pas, estime-t-il, seront considérés comme persévérant dans leur rébellion et plus rien ne pourra s'opposer à ce qu'on les châtie avec la plus grande sévérité. Le 26 août 1691, Dalrymple fit proclamer que les clans jacobites seront pardonnés s'ils prêtent serment de fidélité avant le 1er janvier 1692.

Le tort d'Alexander MacDonald de Glencoe a été de prêter serment trop tard, après la date qui avait été fixée. Plusieurs raisons expliquent cette faute,

qui enclencha le mécanisme de répression qui devait conduire au massacre. Tout d'abord, l'information circulait lentement. Il fallait 15 jours pour qu'une lettre aille de Londres à Édimbourg, et il faut encore ajouter au moins autant de temps pour qu'elle aille d'Édimbourg à Glencoe. Par ailleurs, les clans jacobites, soucieux de ne pas paraître manquer de loyauté envers le roi exilé, Jacques II, ont attendu de recevoir son autorisation pour prêter serment à leur nouveau roi. Or Jacques II était réfugié en France, à la cour de Louis XIV, ce qui a considérablement allongé les délais. Enfin, les chefs de clan jacobites firent preuve d'une cupidité fort imprudente dans ce contexte : ils laissèrent traîner en longueur la négociation car ils espéraient obtenir du gouvernement des indemnités financières plus substantielles. Ils avaient en effet conditionné leur ralliement à une compensation financière qui devait leur être versée par le nouveau gouvernement. Un accord avait été trouvé le 30 juin 1691 à Auchallater avec le représentant du roi, le comte de Breadalbane. Mais les chefs jacobites espéraient encore obtenir plus. Toutes ces lenteurs et imprudences furent fatales aux MacDonald de Glencoe.

Informé, semble-t-il, le 30 décembre seulement de l'autorisation de prêter serment accordée par Jacques II, Alexander MacDonald de Glencoe se précipite pour trouver au plus vite un agent du gouvernement qui acceptera d'enregistrer son serment. Il n'y parvient que trop tard, le 5 ou le 6 janvier 1692. Dès lors, Dalrymple tient le prétexte légal pour mettre en œuvre la politique de terreur qu'il méditait depuis quelques temps déjà. Dès le mois de décembre 1691, il exposait son intention de mener une opération punitive contre les clans jacobites dans une lettre adressée à l'un de ses subordonnés, le lieutenant-colonel James Hamilton, commandant en second à Fort William. Du fait de son retard malencontreux, c'est le clan MacDonald de Glencoe qui est choisi pour faire un exemple.

Pour mener à bien son opération punitive, Dalrymple avait besoin de relais fiables au sein de l'administration et de l'armée royales en poste dans les Highlands. Cela ne s'est pas fait sans réticences, mais il finit par trouver suffisamment de subordonnés convaincus par le bien-fondé de sa décision ou désireux de faire preuve de zèle. D'autres se sont montrés peu coopératifs. Le comte de Breadalbane, grand aristocrate des Highlands qui avait été chargé de négocier

le ralliement des clans jacobites à Guillaume III, et le colonel John Hill, gouverneur de Fort William, la principale garnison des Highlands de l'Ouest, préféraient autant que possible éviter de verser le sang. Breadalbane était au courant des intentions meurtrières de Dalrymple et il avait tenté de le modérer, sa correspondance le prouve. Hill était dans le secret de l'opération. Il n'a rien fait pour l'empêcher. Mais il fit preuve de lenteur et d'une réticence si évidente à appliquer les ordres que Dalrymple préféra le contourner et s'appuyer sur le second du colonel Hill, le lieutenant-colonel James Hamilton. C'est lui qui planifia les détails de l'opération, avec le major Robert Duncanson, commandant le régiment d'Argyll stationné dans les Highlands. Hamilton fut celui qui avança l'idée de prendre les MacDonald par surprise en profitant de leur hospitalité, car il aurait été plus difficile de les éliminer autrement : il leur était en effet facile de fuir en cas d'attaque frontale et de se dissimuler dans un environnement qu'ils connaissaient bien mieux que leurs ennemis.

Le secrétaire d'État pour l'Écosse Dalrymple doit être tenu pour le principal responsable du massacre de Glencoe. Mais dans quelle mesure le roi Guillaume III a-t-il été impliqué ? Les historiens anglais du XVIIIe et du XIXe siècle ont tout fait pour disculper le roi. Il était à leurs yeux celui par qui le régime parlementaire, les libertés et le protestantisme ont été confortés en Angleterre, celui qui, au terme d'une révolution si peu sanglante, avait définitivement débarrassé le pays des Stuarts et de leurs fâcheuses tendances au despotisme et au catholicisme. Il était malséant de l'imaginer trempant dans de si sombres machinations. Guillaume III ne manquait certes pas de qualités ni même de grandeur, mais on ne peut pas l'exempter de toute responsabilité dans le massacre de Glencoe. On a en effet retrouvé deux ordres signés de sa main autorisant l'opération de répression imaginée par Dalrymple. Le premier autorisait les troupes établies dans les Highlands à « agir contre les rebelles des Highlands qui ne se sont pas encore placés sous la protection que leur offre notre pardon, par le feu, le fer ou tout acte d'hostilité, de brûler leurs maisons, de saisir ou de détruire leurs biens, leur bétail, leurs provisions, leurs vêtements et d'éliminer les hommes. » Le deuxième ordre, intitulé « Instructions additionnelles », mentionne explicitement les MacDonald de Glencoe, qu'il convient « d'éradiquer » (*extirpate*) Difficile de prétendre qu'il ignorait tout du sort qui les attendait. Certes, Guillaume III

n'a pas imaginé ce plan, et n'a sans doute jamais pris l'initiative de demander à ce qu'on le débarrasse des MacDonald de Glencoe, dont il ignorait sans doute à peu près tout, sinon qu'ils représentaient une vague menace pour la stabilité du nouveau régime qu'il venait d'établir. Mais il approuve sans réserve le plan proposé par son ministre, sans rien ignorer des méthodes brutales qui seront employées.

Les raisons d'un massacre

Ce qui a motivé le crime, fondamentalement, ce sont des raisons politiques. C'est en tant que jacobites que les MacDonalds de Glencoe sont visés par une opération de terreur. On veut dissuader les autres jacobites de tenter quoi que ce soit par un déploiement de force brute exposant aux yeux de tous la puissance du nouveau régime.

Les inquiétudes personnelles de Dalrymple sur son sort personnel ont aussi pu jouer. Dalrymple a fait une brillante carrière politique sous les Stuarts. Ce n'est pas un rallié de la première heure à Guillaume III. Il devait donner des gages à propos de la sincérité de son ralliement au nouveau roi. De là vient sans doute la véhémence dont il fait preuve envers les jacobites des Highlands. Mener une répression impitoyable prouverait aux yeux du nouveau roi la loyauté de cet ancien serviteur des Stuarts.

Quoi qu'il en soit, on ne peut qu'être frappé par le fait que les Highlands sont la seule partie du territoire britannique – si l'on met à part l'Irlande – où de telles exactions aient été commises lors de la Glorieuse Révolution et de ses suites immédiates. Il n'y a rien eu de semblable en Angleterre ou dans les Lowlands, qui ne manquaient pourtant pas non plus de jacobites non repentis. Il faut donc tenir compte de la spécificité des Highlands et de leurs habitants dans notre explication. Si les MacDonald de Glencoe sont frappés, c'est aussi parce qu'ils ne sont pas conformes à l'image que l'on se fait d'un loyal sujet britannique. Ils sont les représentants, d'une culture, d'un mode de vie en marge et perçu avec méfiance, voire hostilité de la part de ceux qui sont extérieurs aux Highlands.

Le massacre de Glencoe révèle les clivages qui traversaient l'Écosse, clivages entre Highlands et Lowlands. Dans une large mesure, ceux qui massacrent sont des Écossais des Lowlands, au sommet (Dalrymple) comme à la base, puisqu'une majorité des soldats du régiment d'Argyll

étaient recrutés dans les Lowlands, contrairement à ce que pourrait laisser croire son nom. Pour les habitants des Lowlands, les Highlanders étaient des brigands, accoutumés au vol de bétail, parlant une langue étrange qu'ils ne comprenaient pas. Pour les élites des Lowlands comme Dalrymple, ils représentaient une menace de désordre et de violences incontrôlées, d'autant plus inquiétante que les clans représentaient une force militaire loin d'être négligeable et qui avait démontré plusieurs fois au cours de l'histoire sa capacité à vaincre des troupes entraînées dans des batailles rangées. Face à ces groupes mal intégrés dans la société écossaise, l'usage de la violence pouvait apparaître comme légitime.

Il s'agit donc de violences internes à l'Écosse tout autant sinon plus qu'une illustration de la domination brutale que l'Angleterre aurait exercé sur l'Écosse. Les Anglais n'ont à peu près aucune responsabilité directe dans ce massacre. Le seul Anglais impliqué dans la chaîne de commandement, le colonel Hill, se distingue d'ailleurs par sa relative modération. Cela fragilise les récupérations qui ont pu être faites de cet événement à des fins de propagande nationaliste.

Peut-on avancer qu'il s'agit d'un règlement de comptes entre clans ? Les traditions locales, dans les Highlands, insistent beaucoup sur la rivalité entre les MacDonald et les Campbell, dont le comte d'Argyll était le chef. Depuis le Moyen Âge, les MacDonald et les Campbell étaient en compétition pour dominer les Highlands de l'Ouest. Les MacDonald, en tant qu'héritiers de la Seigneurie des Îles, supportaient mal toute tutelle extérieure. Les Campbell, quant à eux, ont généralement joué la carte de l'alliance avec le pouvoir central, qu'il soit établi à Édimbourg ou à Londres, ce qui s'est encore une fois vérifié par leur ralliement à Guillaume III. Le comte d'Argyll, soutenu par des chartes féodales obtenues du souverain, persistait à considérer les MacDonald comme des vassaux lui devant tribut et obéissance, tandis que ces derniers semblaient prendre un malin plaisir à voler les vaches des Campbell, voire à tuer un ou

deux membres de ce clan, à chaque fois que l'occasion se présentait.

L'antagonisme entre clans a pu jouer, mais il ne paraît pas central dans cette affaire. Il y avait peu de membres du clan Campbell dans le régiment d'Argyll, qui a commis le massacre. C'était bien un Campbell, Glenlyon, qui était à la tête du détachement mais on ne peut pas dire que son attitude révèle la joie de celui qui croit exercer une juste vengeance sur un clan ennemi. Enfin le comte d'Argyll, qui avait levé le régiment à son nom, n'était pas intégré à la chaîne de commandement qui partait de Dalrymple.

Il en est de même, me semble-t-il, d'éventuelles motivations religieuses. La plupart des branches du clan Donald étaient catholiques, ce qui en faisait naturellement, non seulement des impies, mais des traîtres à la nation potentiels aux yeux de la majorité protestante. Dalrymple considérait les MacDonald de Glencoe comme catholiques dans sa correspondance et il faisait de cela une justification supplémentaire pour les massacrer. Mais il existe un doute sur l'Église à laquelle appartenaient réellement les MacDonald de Glencoe. Il n'y avait ni prêtre ni pasteur à Glencoe, et on dispose de peu de sources nous renseignant sur leur appartenance religieuse. Certains historiens ont pu soutenir qu'ils étaient protestants, membres de l'Église épiscopaliennne. Mais la plupart estiment qu'ils étaient catholiques³. Quoi qu'il en soit la religion ne venait que comme argument supplémentaire pour justifier un massacre avant tout mené pour des raisons politiques : le massacre de Glencoe n'est pas un Saint-Barthélémy écossaise.

* * *

De ce massacre, on peut retenir qu'il fut, pour l'essentiel, commis par des Lowlanders sur des Highlanders, pour des motifs politiques plus que religieux, et des questions de politique nationale plus que de rivalités locales.

La responsabilité de Dalrymple fut rapidement établie. Il a en effet été jugé par une commission d'enquête parlementaire mise en place en 1695, à la suite du scandale déclenché par la révélation des circonstances du massacre par des brochures et des articles de journaux qui ont largement circulé. Dalrymple perd son poste de secrétaire d'État pour l'Écosse à la suite de ce jugement, mais ne subira aucune autre peine, de même que les différents acteurs du massacre, à tous les niveaux de la hiérarchie. On peut se désoler de la quasi impunité dont ils ont pu bénéficier. Mais il convient de se rappeler que le respect

³ La question a fait l'objet d'une vigoureuse controverse entre William Ferguson, qui défend l'idée de l'appartenance des MacDonald de Glencoe à l'Église épiscopaliennne, et John Prebble, qui estime qu'ils sont catholiques. Voir William Ferguson, « Religion and the Massacre of Glencoe », *Scottish Historical Review*, vol. 46, 1967, p. 82-8. Id., « Religion and the Massacre of Glencoe », *Scottish Historical Review*, vol. 47, 1968, p. 203-209 et John Prebble, « Religion and the Massacre of Glencoe », *The Scottish Historical Review*, vol. 46, 1967, p. 185-188.

des droits de l'homme était loin d'être la norme au XVIIe siècle. Dans ce contexte, le fait que des responsables politiques ne puissent plus massacrer des habitants du royaume sans avoir de comptes à rendre devant une commission parlementaire me paraît être un signe de la précocité et de la vigueur remarquables des institutions de contrôle de l'exécutif en Grande-Bretagne.

La mémoire du massacre de Glencoe

reste entretenue aujourd'hui en Écosse. Un monument a été érigé par une descendante d'Alexander MacDonald au XIXe siècle, et il existe aujourd'hui un centre de mémoire dans lequel les visiteurs peuvent se renseigner sur cet événement. Le massacre de Glencoe reste, au-delà des Highlands, pour l'ensemble des Britanniques, la face sombre de la Glorieuse Révolution.

Mathieu Mazé

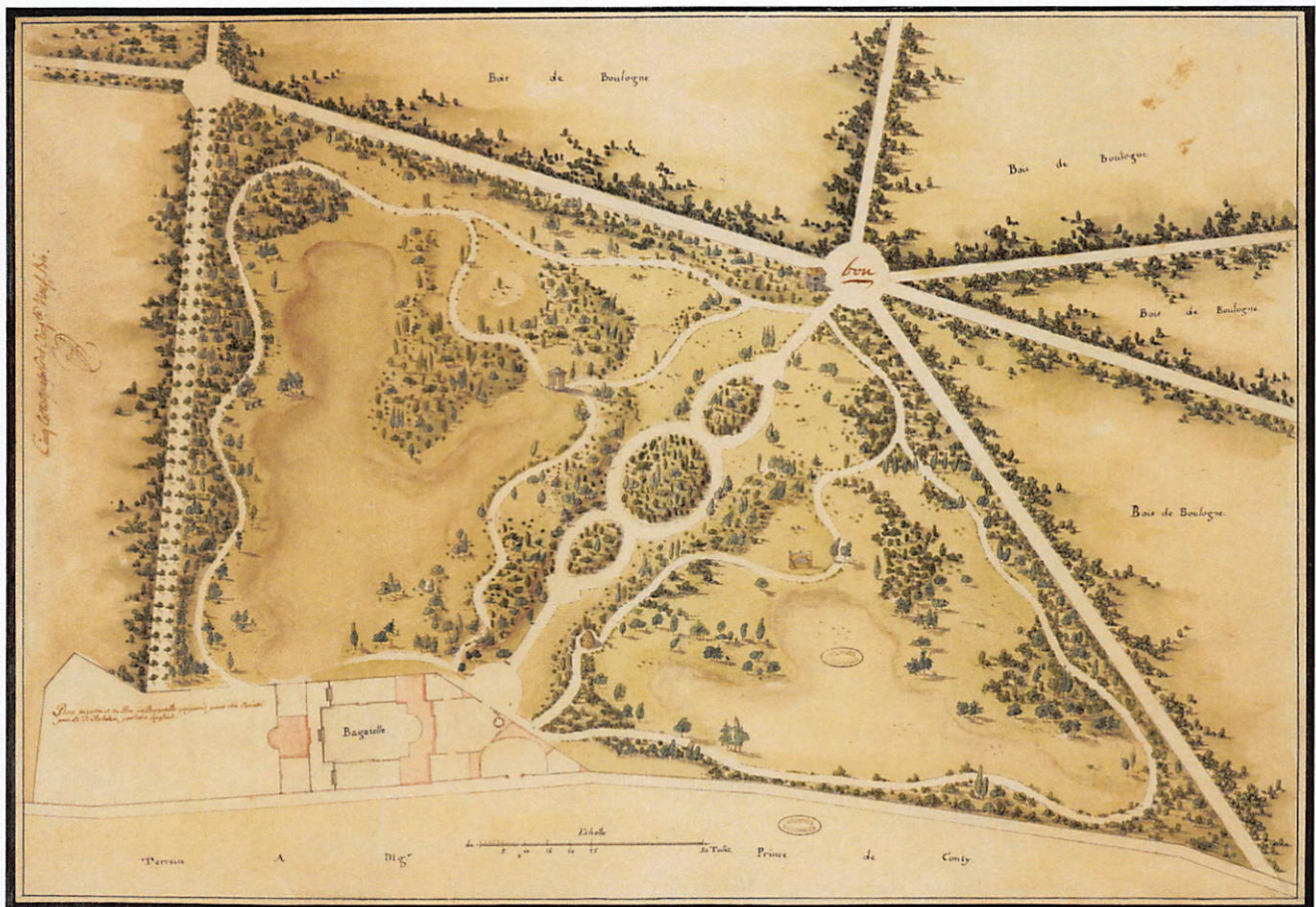


Glencoe (Cliché sous licence Panoramio)

Thomas Blaikie (1751-1838)

Un jardinier écossais à la Cour de France

(Résumé de la causerie du 20 mars 2019 au Collège des Écossais à Paris)



Plan du jardin de Bagatelle proposé par Blaikie

Un homme de talent, au bon endroit, au bon moment : une vie qui sort de l'ordinaire : issu d'une famille écossaise modeste, il fréquente les membres de la monarchie et de l'aristocratie françaises pendant une période mouvementée.

Sa jeunesse

Né le 2 mars 1751 dans une famille modeste, Thomas Blaikie est le cadet de quatre enfants avec un frère et deux sœurs. Sa mère est femme de ménage et son père jardinier-maraîcher. Ils habitent Corstorphine, un village à l'ouest d'Édimbourg. En 1751 l'Écosse connaît déjà six ans sans conflits après la fin de la guerre civile qui s'est terminée à Culloden, la dernière bataille sur le sol britannique.

Le jeune Thomas fréquente l'école de l'église presbytérienne du village mais malheureusement il n'y va pas tous les jours, travail avec son père oblige ; il n'arrive pas à avoir de notes suffisamment bonnes

pour obtenir une bourse, ce qui lui aurait permis de continuer ses études. Le peu de scolarité qu'il a eu est excellent : les maîtres sont doctorants à la faculté de théologie de l'Université d'Édimbourg et ils enseignent l'apprentissage de la lecture, de l'écriture, de l'arithmétique et même du latin aux écoliers du village. Thomas quitte donc l'école sachant lire, écrire, compter et avec des notions de latin, ce qui sera à son avantage plus tard.

À Édimbourg, il devient apprenti auprès du docteur Hope, le professeur de faculté qui est en train de mettre sur pied un jardin botanique à Édimbourg. Le docteur Hope cherche à augmenter et à faire pousser de nouvelles plantes médicinales. Un stage dans les Highlands pour découvrir les plantes jusque-là inconnues s'ajoute au CV de Thomas. Il se rend ensuite à Londres comme beaucoup de jardiniers écossais « pour faire fortune ».

Son séjour dans les Alpes

La recherche de plantes médicinales est à la mode. A Londres les amateurs et les collectionneurs de ces plantes sont nombreux. Pour ceux-ci il existe deux possibilités d'augmenter leur collection ; soit employer un agent dans la région ciblée pour découvrir, emballer et expédier les nouvelles plantes ; soit financer le voyage et le séjour d'une personne capable de faire le même travail qu'un agent. Cette dernière solution moins coûteuse est celle retenue par John Fothergill et par William Pitcairn, deux médecins londoniens et collectionneurs de plantes, qui embauchent Blaikie pour ramasser et leur renvoyer les nouvelles plantes qu'il trouve dans les Alpes.

Voici Blaikie parti pour une aventure souvent dangereuse et pénible. Blaikie prend des notes sur toutes ses activités et tient un journal détaillé de cette expédition dans les Alpes. Il apprend le français, fait une liste des plantes qu'il découvre et les classe. A cette période trois personnes se penchent sur le classement des plantes : Carl Linnaeus, Antoine de Jussieu, Albrecht Haller. Blaikie utilise la méthode de Haller, ce qui lui vaut l'approbation de Voltaire qui lui rend visite à Genève. Blaikie fait également la connaissance de Michel Paccard, le premier alpiniste à arriver au sommet du Mont Blanc. Ces personnes n'impressionnent nullement Blaikie qui fait preuve de son phlegme habituel.

..had a visite from the famous Voltaire who came to see my collection of plants; he speaks English he is esteemed one of the greatest men in Europe [...] he was very well pleased with my collection and surprized to find that in numbering my plants I had adopted Haller. Voltaire is rather tall but very thin.....

Breakfasted at Chamouni my compagnon Michel Gabriel Paccard being so much tired with the former days march that he would hardly consent but by persuasion of his father and brother who accompanied us we sett out towards the north

Extrait du journal : Diary of a Scotch Gardener at the French Court – Cambridge University Press

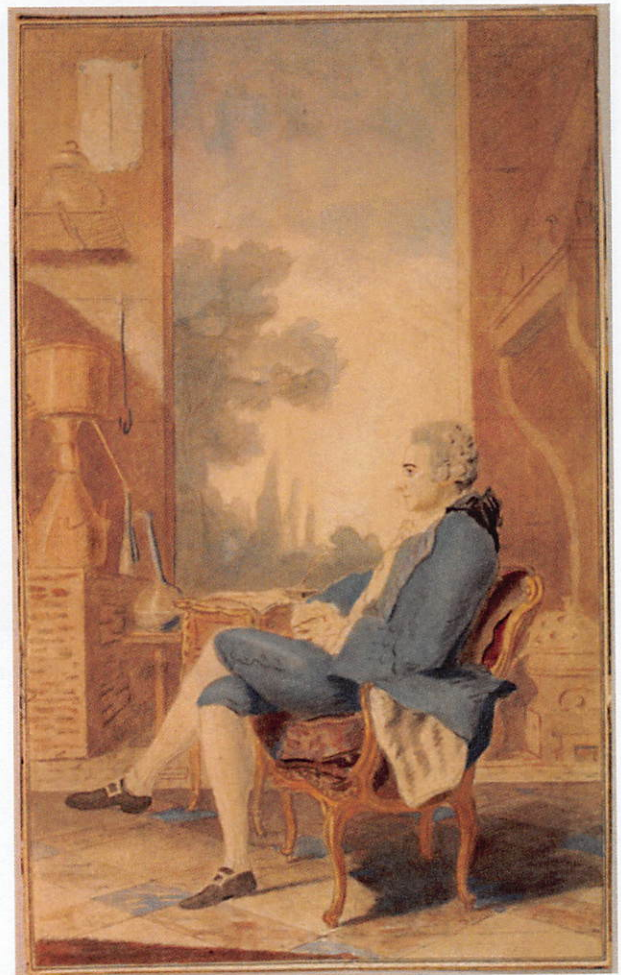
Son retour en Angleterre

A son retour en Angleterre, une réputation bien méritée permet à Blaikie de trouver un poste dans une pépinière à Hammersmith et de se faire connaître à Joseph Banks, Président de la **Royal Society**. Lorsque l'ami de celui-ci, le comte de Lauraguais cherche un jardinier pour

créer un jardin à l'anglaise dans sa propriété en Normandie, Banks propose Blaikie.

Son nouveau séjour en France

Le comte de Lauraguais (1733-1824), créé duc de Brancas en 1814, est un aristocrate richissime, marié avec Elisabeth-Pauline de Gand, Princesse d'Isenghien, une de plus riches femmes de France. Il possède trois châteaux : un à **Mont Canisy**, près de Deauville, un deuxième, le **Château de Lassay** en Normandie et un troisième à **Manicamp** dans l'Aisne.



Le comte de Lauraguais par Carmontelle (1760)

Pour embellir son château à Mont Canisy, il cherche un jardinier « anglais » pour créer un « parc à l'anglaise » et entourer les écuries récemment installées au château.

En France « l'anglomanie » fait rage. On organise les courses de chevaux en employant des jockeys anglais ; on porte des redingotes (*riding coats*) et on s'amuse en faisant des paris - un des passe-temps préférés de Marie-Antoinette, reine de France.



Sophie Arnoult (Tomas Desangles-1782)

La maîtresse du comte de Lauraguais est Sophie Arnoult, une cantatrice bien connue. Elle est aussi la maîtresse de François-Joseph Bélanger, architecte. Sophie est amie du comte d'Artois, le plus jeune frère du roi Louis XVI. C'est donc grâce à Sophie que Bélanger fait la connaissance du comte d'Artois et que celui-ci le charge de créer les parcs à Maisons-Lafitte et à Bagatelle. C'est également grâce à Sophie que le comte de Lauraguais propose Blaikie à Bélanger pour le poste de jardinier spécialiste du « jardin à l'anglaise ».

Le contrat entre le comte d'Artois, Bélanger et Blaikie pour la création d'un « petit jardin à l'anglaise » à Maisons-Laffitte ne dure pas longtemps. Blaikie refuse de faire « un petit jardin à l'anglaise » dans un « parc à la française » au château de Maisons-Laffitte.

...went to Mr Belangers who went with me to Mr St Foix Superintendent to the Comte D'Artois with whom I engaged as Jardinier Anglais as they proposed making a Jardin Anglaise at a Place called Maison.

This place (Maisons-Lafitte) is finely situated upon the banks of the River and might be made beautiful but there (sic) ideas seems so contracted that they only showed a piece of ground about 4 or 5 acres which they said they wanted to make an English garden of. I told them that was not what was meant by English gardens that the whole ground round the house ought to correspond else they never could think of having anything beautiful but this they had no ideas of.

Extrait du journal : Diary of a Scotch Gardener at the French Court – Cambridge University Press

Blaikie retourne à Mont Canisy. Cependant le séjour y est de courte durée parce que Blaikie doit se rendre de nouveau à Paris. Il est appelé par Bélanger pour créer le parc de Bagatelle « à l'anglaise » suite à un pari entre Marie-Antoinette et le comte d'Artois. Le comte a acheté le château de Bagatelle, l'a fait démolir et il a parié avec Marie-Antoinette qu'il le ferait reconstruire en trois mois. Le comte gagne le pari - le château est reconstruit en soixante-six jours.

Résultat : De plus en plus de membres de l'aristocratie font appel à Blaikie pour créer un parc. Le duc d'Orléans se trouve parmi ses clients. Blaikie lui refait le parc Monceau « à l'anglaise ».

Un revers de fortune : la Révolution française

Peu avant la prise de la Bastille, Blaikie reçoit la visite de la princesse Elizabeth, sœur du roi Louis XVI, suivie le lendemain de la visite de la reine Marie-Antoinette. Dans son journal Blaikie note que la Princesse et la Reine trouvent que sa maison est bien propre – le compliment ultime pour un Écossais protestant ! Lui, il les prévient que les insurgés sont en colère et donc dangereux.

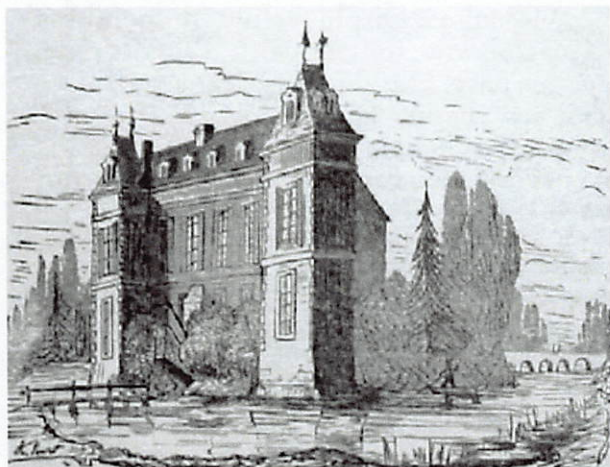
“ One day Mme Elizabeth came and walked in the garden and amongst some Conversation about the revolution I told her what I thought and that they had to do with a bad set of People who wishes to sacrifice them and many other things which surprized her. After coming and resting herself in my house which she admired for its cleanness she returned to Paris and told the King and Queen what I had said.

So that some days afterwards the Queen came and enquired of the porter where I was, who said I was somewhere in the Park. So I soon joined her who told her Suite that she did not want them as she was with me and would see the Garden; she told me “You had a visit from My Sister Elizabeth who told me what you said. I know your way of thinking and shall never forget you. I have known you long. I will go and see your house which I hear is neat and clean.”

Extrait du journal : Diary of a Scotch Gardener at the French Court – Cambridge University Press

Le fait d'être écossais ne protège pas Blaikie. Pour la foule révolutionnaire parisienne il est anglais. Sa maison est pillée, sa cave vidée et son argent volé par les manifestants. Blaikie quitte Paris pour se réfugier à Manicamp où il gère l'exploitation agricole du comte de Lauraguais qui est incarcéré à Chauny. Blaikie et sa femme habitent Manicamp jusqu'à ce que la guerre avec l'Angleterre éclate et que Blaikie soit assigné à résidence à Chauny.

Pendant son confinement, Blaikie continue à travailler pour divers châtelains du voisinage. A la restauration de la monarchie, Blaikie rentre à Paris. Lorsqu'il passe au château de Malmaison récupérer les affaires qu'il avait abandonnées avant de se réfugier à Manicamp, il rend visite à Joséphine de Beauharnais, l'ancienne femme de Napoléon et une grandeoureuse de plantes exotiques.



Château de Manicamp vers 1835

Blaikie et sa femme s'installent de nouveau à Paris. Ils commencent à se battre » pour se faire accorder des pensions qui leur sont dues. Après plusieurs années ils ont gain de

cause : il obtient une rente annuelle de six cent livres. En plus on lui demande d'écrire des articles pour la revue du jardinage *The Gardener's Magazine*.

Sa visite éclair en Ecosse

En 1822 il rentre brièvement en Ecosse pour retrouver les membres de sa famille – ses deux sœurs. Son beau-frère a repris le jardin-maraîcher familial. Sa visite coïncide avec le passage du roi William IV à Edimbourg. Blaikie est invité à une réception par la société des jardiniers (*The British Order of free Gardeners*) pour fêter la visite du Roi.

Malheureusement les retrouvailles familiales ne sont pas sans friction. Blaikie rentre à Paris pour la dernière fois retrouver sa femme.

Il termine ses jours sans descendants tranquillement en France. Il décède en 1838 et est enterré au cimetière Montmartre. Sa femme reste à Paris jusqu'à sa mort en 1850. Malheureusement la concession au cimetière n'a pas été renouvelée et en 1962 l'emplacement disparaît.

Voilà la vie intéressante d'un Ecosseis modeste qui a trouvé une certaine gloire et son bonheur en France

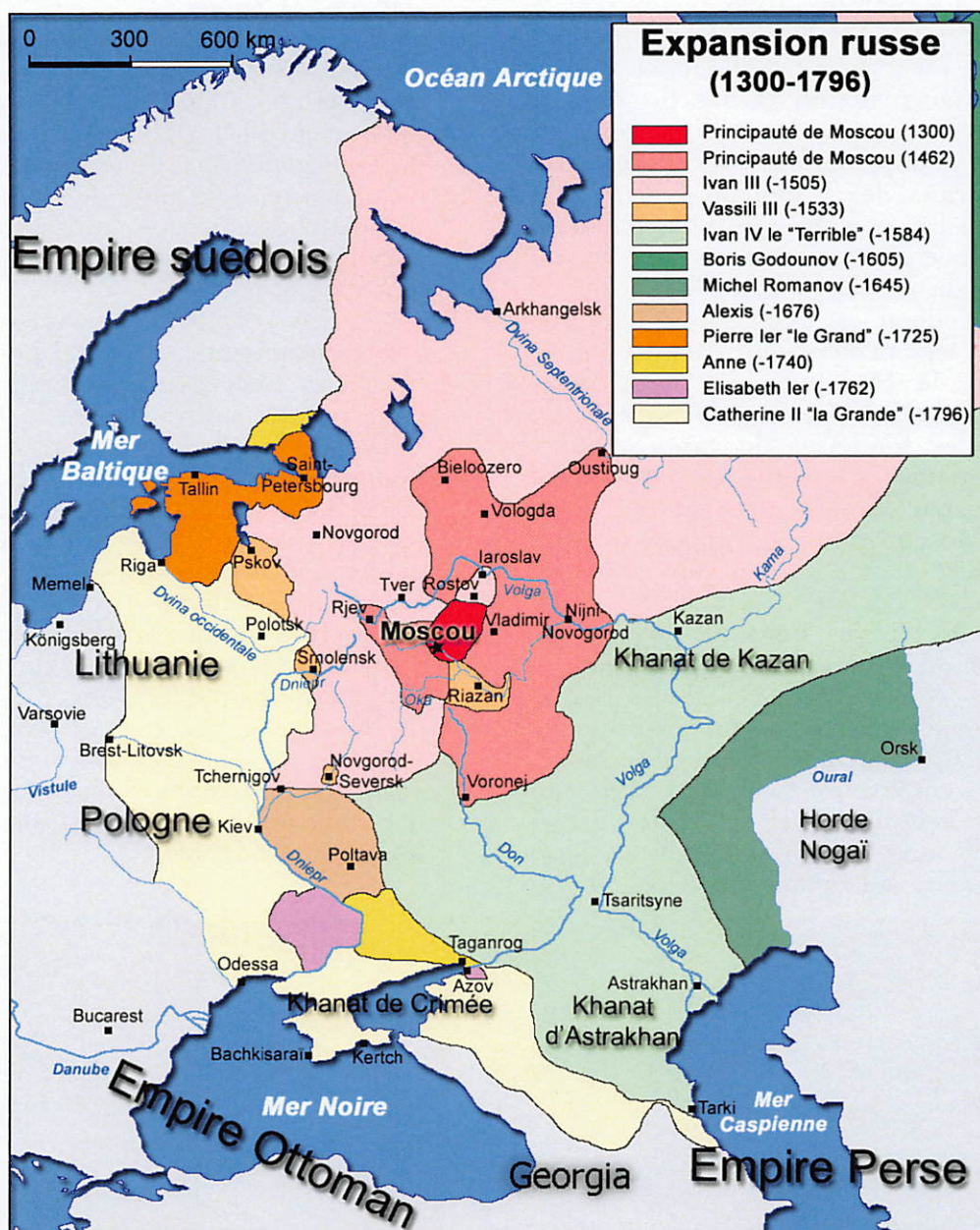
Tom Wight



Inauguration du square Thomas Blaikie à Manicamp en 2016, de gauche à droite Anne-Colette Lequet, Tom Wight et Luc Degonville, maire

Ces Écossais à la cour de Pierre 1er de Russie

(Extrait d'une conférence prononcée au collège de Écossais le 10 avril 2019)



Quelques rappels historiques

Le jeune Pierre 1er (1672-1725) fut relégué en périphérie de Moscou avec sa mère lors de la régence de sa demi-sœur Sophia (1657-1704). Il y rassemble les « Potiechni » [les Amuseurs], des compagnons de jeu. Dès ses 13 ans, passionné de technique, il use de ses prérogatives pour acheter en Europe des instruments scientifiques. Ainsi, à 14 ans, il se fait expliquer le fonctionnement de l'astrolabe par le professeur Franz Timmerman, moscovite d'origine hollandaise, qui lui enseigne l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie. A cette époque il fréquente

le faubourg allemand qui lui fit découvrir, en miniature, cette Europe scientifique et technique qui le fascinera et orientera ses goûts vers un idéal culturel inspiré du modèle protestant¹.

Il crée, avec ses Potiechni, la base de régiments d'élite qui, formés et encadrés par des officiers étrangers résidant dans ledit faubourg, lui permettront à l'été 1689, profitant de l'affaiblissement de la régente Sophia, de s'emparer du pouvoir avec le soutien actif d'un général de l'armée impériale russe, l'Écossais Patrick Gordon, et de ses compatriotes. Il avait 17 ans.

¹ Dmitri et Irina Gouzevitch, *Les mathématiques à l'éuropéenne comme outil de modernisation : le cas de la Russie pétroviennne*,

in *Quaderns d'Historia de l'Enginyeria*, vol. VII, 2006, pp. 197-229

Cherchant à contrer les Ottomans et à mettre en place un « transfert technologique » à l'avantage de la Russie, Pierre Ier entreprend sa « Grande Ambassade », de mars 1697 à septembre 1698 en prenant le nom de Pierre Mikhaïlov. Elle débute par la Hollande où il se fait embaucher sur un chantier de construction navale. Il y obtient un certificat de charpentier et se rend ensuite à La Haye pour observer une réunion des États Généraux des Provinces-Unies. A la demande de Louis XIV, allié de la Suède, il évite la France pour se rendre à Londres où il séjourne de janvier à mai 1698, période durant laquelle il est reçu par Guillaume III, visite les principales Académies et Universités, la Royal Society (par deux fois), les chantiers navals, les arsenaux, les docks, les fonderies de canons, etc... Pierre Ier envisage ensuite de poursuivre son voyage par Venise, mais est obligé de rentrer à Moscou pour réprimer la révolte des Strelizes².

En 1697, Charles XII (1682-1718) succède à son père. Pensant profiter de la jeunesse du nouveau roi, la Russie, le Danemark et la Saxe-Pologne-Lituanie créent une coalition pour réduire l'influence de la Suède. C'est la Grande Guerre du Nord. Pierre Ier s'empare en 1702 de l'Ingrie au cœur de laquelle il décide de fonder Saint-Pétersbourg, une nouvelle capitale ouverte sur l'Occident, à la place de Moscou. La

coalition contre la Suède sera rejointe en 1709 par le prince-électeur de Hanovre qui deviendra George Ier de Grande Bretagne en 1714, à la mort de la reine Anne, fille de Jacques II Stuart.

Charles XII est battu, le 27 juin 1709, à la bataille de Poltava en terre ukrainienne et se réfugiera auprès des Ottomans. Cette défaite marque le début du déclin de la Suède et l'émergence de la Russie comme puissance européenne. A la suite de cette victoire, les troupes russes prennent possession des ports livoniens, mettant le Golfe de Finlande sous leur coupe.

En 1715, Charles XII revient sur la scène européenne du Nord pour récupérer ses terres norvégiennes. Il est tué par une balle perdue à Fredriksten le 11 décembre 1718. La Grande Guerre du Nord prend fin, ponctuée de traités de paix bilatéraux dont celui de Nystad (1721) par lequel le nouveau roi de Suède, Frédéric Ier (1625-1751), entérine l'acquisition de ses possessions baltes par la Russie.

Il est bon aussi de rappeler que saint André, saint patron de l'Écosse, est considéré comme le premier évangéliste de Kiev.

Si l'on retient l'ordre chronologique des migrations des Écossais en Russie, honneur aux Bruce.



Bataille de Poltava, palais Catherine, Tsarkoïe Selo

² Milice équipée d'armes à feu, forte de 40 000 hommes, dont l'organisation et les nombreux privilèges obtenus la rendirent

redoutable aux Tsars qui tombèrent dans sa dépendance absolue. In *Mémoires secrets d'un Breton à la Cour de Russie sous Pierre Le Grand*, op. cit., p. 140.

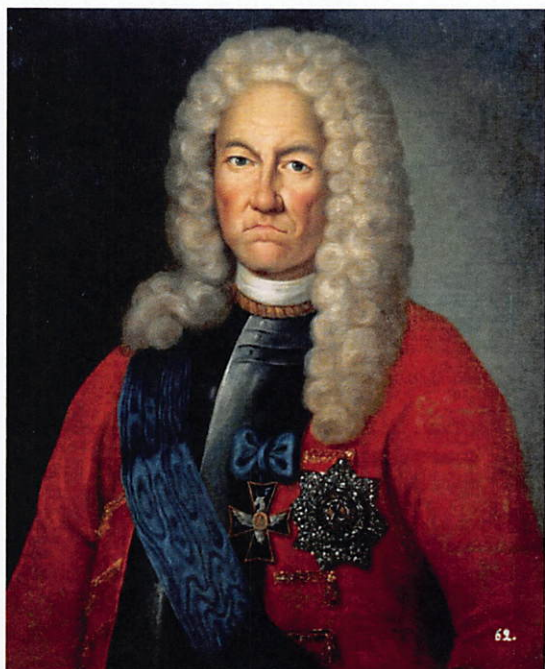
1 – Les Bruce

William Bruce (†1680), royaliste fidèle à Charles Ier, d'une branche cadette des Bruce de Clackmannan, quitta l'Écosse après la défaite de Naseby en 1645 contre les troupes de Cromwell. On le retrouve en 1647 comme lieutenant au service de l'armée russe qu'il servira pendant trente ans, terminant sa carrière au grade de major général. Marié à une Écossaise, le couple aura trois enfants : Elisabeth, Robert et James, tous trois nés en Russie.

Le dernier, James Daniel Bruce (1669-1735), dit James Daniel Iakov Vilimovitch Bruce, naît en mai 1669 dans le Quartier des Étrangers à Moscou. On le trouve d'une manière certaine dès 1683 parmi les Potiechni. En 1686, comme cornet dans un régiment de cavalerie, il participe à sa première campagne et de 1687 à 89 à celles, désastreuses, contre les Tatars de Crimée, vassaux de l'Empire ottoman.

James Bruce et Patrick Gordon gagnent par leur soutien lors de l'éviction de la régente Sophie en 1689 l'amitié sincère, profonde et indéfectible de Pierre Ier et deviennent membres fondateurs de *La Compagnie*, cercle de ses plus intimes. Ses membres seront présents, y compris Pierre, au mariage de James Bruce le 24 janvier 1695.

Officier du Génie, participant l'année suivante à la campagne d'Azov, James Bruce réalisera la première carte topographique représentant l'espace situé entre Moscou et l'Asie Mineure, devenant le premier cartographe de Russie.



James (Jacob) Daniel Bruce

Pierre Ier l'emmène avec lui lors de sa *Grande Ambassade* avec le grade de colonel. Pendant leur séjour en Angleterre ils visitent par deux fois l'Observatoire de Greenwich et se lient d'amitié avec John Flamsteed (1646-1719), l'astronome royal. Rentrant en Russie en avril 1698, Pierre Ier laisse Bruce aux bons soins de Flamsteed, afin qu'il se perfectionne en mathématiques et astronomie pendant six mois. Pendant ce séjour, il bénéficie également de l'enseignement de John Colson (1671-1709), Edmond Halley (1656-1742) et Isaac Newton (1642-1727). Fort de ses connaissances acquises, James Bruce retourne en Russie au début de 1699.

Après avoir acquis une certaine expérience dans le domaine de la cavalerie puis de la navigation, ses études l'amènent à s'intéresser à l'artillerie et aux fortifications. James Bruce participe à la Grande Guerre du Nord en tant que Major Général en Artillerie. Première bataille mal engagée, celle de Narva, première défaite, le tsar le destitue à tort mais lui rendra ses titres et fonctions dès 1701, le nommant dès janvier directeur de l'École des Sciences Mathématiques et de Navigation puis gouverneur de Novgorod et, en 1704, commandant en chef de toute l'artillerie.

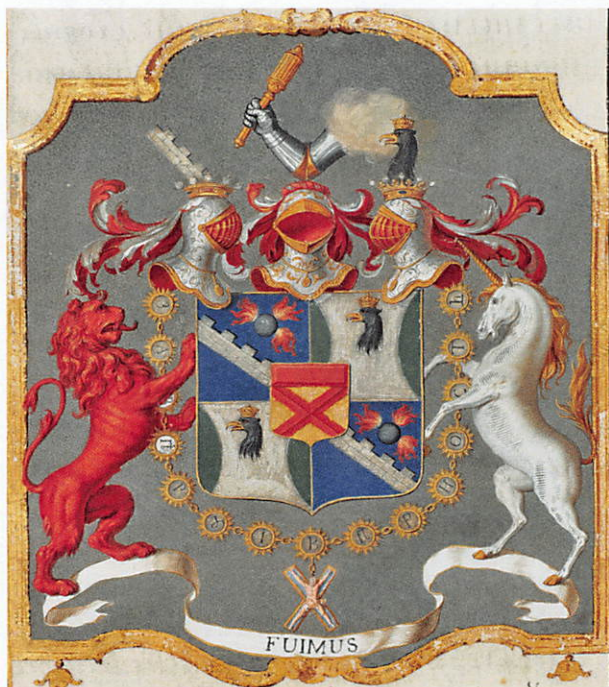
Cette école à l'imitation de celle de Charles II à Londres aura l'ambition de décrire l'univers organisé selon un mode mathématique et, grâce aux étoiles fixes, de pouvoir se mouvoir avec certitude en mer et sur terre. Elle fut logée à Moscou dans un ensemble immobilier surmonté d'une tour, la plus haute de la ville. James Bruce y installa un observatoire astronomique équipé du premier télescope de Russie.

En mai 1705 il devient directeur de la Société des Typographes, institution dont l'objet est de collecter, traduire (il pratiquait couramment six langues) et diffuser les savoirs scientifiques, militaires ou civils, autant que littéraires ou philosophiques. Le tsar en suivra personnellement l'avancement. Jusqu'alors la langue russe était multiple³ et ce ne sera qu'en 1755 que Mikhaïl Lomonossov proposera sa *Grammaire russe* en russe. Ce sera le point de départ de l'enseignement technique en Russie.

Il participe à toutes les campagnes militaires de Pierre Ier. Lieutenant général en 1706, il est un artisan non négligeable de la victoire de la Poltava en 1709, au cours de laquelle il dirige l'artillerie. Il sera décoré de l'ordre de St André créé par Pierre Ier en 1698, puis nommé en 1711 grand maître de l'Artillerie, président du Collège des Mines et des Manufactures en 1717. En

1718, il entre au Sénat, créé en 1711. Cette même année le Tsar le missionne au Congrès d'Åland en qualité de Premier ministre. Ce succès diplomatique servira de base au futur traité de Nystad qui mettra fin au conflit de la *Grande Guerre du Nord*. Il est à noter qu'une partie du plan d'accord proposé par le baron Goertz (premier ministre de Charles XII), discuté à ce congrès en concertation avec le cardinal Alberoni⁴, consistait à demander au tsar d'aider le roi de Suède par un contingent de 20 000 hommes, pour reprendre à George Ier les comtés de Brême et de Verden puis, devenu maître de la Norvège, d'envahir l'Écosse et l'Angleterre et de rétablir le Prétendant sur son trône.

Pour le remercier, le tsar élève James Bruce à la dignité de comte d'Empire le 18 février 1721, après l'avoir nommé l'année précédente directeur de la Monnaie de Saint-Petersbourg. Lors du couronnement de l'épouse de Pierre Ier, Catherine Ière (1684-1727), le 10 février 1724, il tiendra



Ex libris recoloré de Jacob Bruce dans sa copie du Theoria Sacra Telluris de Thomas Burnett daté au plus tôt de 1720

⁵ Afin de permettre la traduction des livres étrangers porteurs des connaissances des arts utiles en langue russe, pour les rendre accessibles à tous, Pierre Ier par oukase de 1707 imposa un nouvel alphabet à la création duquel il participa activement, la langue écrite d'alors étant le slavon de culture religieuse à côté de laquelle coexistait la langue de l'administration moscovite dont l'écriture cursive devint l'une des composantes de l'alphabet civil permettant désormais l'expression de la nouvelle langue russe civile. Celle-ci fut augmentée par l'intégration de la langue diplomatique et d'environ 11 000 emprunts étrangers. In Irina Gouzévitch, *Le transfert des*

sa couronne. Le tsar lui proposera aussi d'intégrer l'organe le plus élevé de l'Etat, son Conseil Privé, fonction dont il déclinera l'honneur.

Au décès de Pierre Ier, le 28 janvier 1725, Bruce organise ses funérailles d'une manière grandiose et symbolique, cette cérémonie devant montrer le caractère occidentalisé et supranational de l'Empire russe, sous la protection non pas de l'Église orthodoxe mais d'une immense croix de saint André placée à l'aplomb du cercueil⁵.

Dès juillet 1725, il se retire dans sa propriété de Glinski, à l'Est de Moscou, avec le grade de maréchal de camp.

Considéré en son temps comme le plus illustre des compagnons du tsar, pendant sa retraite il pratiqua la charité, aimant faire le bien sans vanité en restant accessible à tous. Il mourut veuf le 19 avril 1735, sans descendance. Tel fut James Daniel Iakov Vilimovitch Bruce.

Grand maître de l'Artillerie, directeur des Mines et directeur de la Monnaie, James Bruce appartenait à un courant de pensée ésotérique et mystique selon lequel la recherche scientifique expérimentale, l'étude de la philosophie naturelle, ne peut être comprise que par un chrétien pieux, un prêtre de la nature, seul capable de chercher les manifestations de ce que Dieu a semé dans le monde naturel.

2 – Patrick Gordon of Auchleuchries

Son père, John Gordon, et sa mère, Mary Ogilvie, de confession catholique, sont tous deux de l'Aberdeenshire. En 1651, à l'âge de 16 ans, Patrick Gordon obtient l'autorisation de continuer ses études au collège jésuite fondé en 1556 à Braunsberg (aujourd'hui Braniewo) en Pologne. Il y supporte assez mal leur discipline et décide de revenir au pays mais ses relations écossaises en Pologne l'amènent en juillet 1655 à s'engager dans l'armée suédoise. La guerre permanente entre la Suède et la Pologne le conduit, comme soldat étranger, à changer d'uniforme en fonction des défaites.

connaissances et les réformes de Pierre Ier, Bulletin de la SABIX (Société des amis de la Bibliothèque et de l'École Polytechnique), 91128 – Palaiseau Cedex, année 2003, n° 34, §145.

⁴ *Histoire du Cardinal Alberoni*, La Haye, chez la veuve d'Adrien Moetjens, 1720, T. II, pages 230 et suivantes. Alberoni s'activait alors à lancer l'Espagne dans la reconquête des trônes d'Angleterre et d'Écosse par le Vieux Prétendant Jacques François Stuart, fils de Jacques II d'Angleterre, VII d'Écosse
⁵ Gérard Sabatier, Mark Hengerer, Julius A. Chroscicki, *Les funérailles princières en Europe du XVIIe au XVIIIe siècle*, Paris, Ed. De la Maison des Sciences de l'Homme, collection Aulica, Vol. I, pp. 151-152.

Il obtient, en 1660, dans l'armée polonaise le grade de lieutenant-colonel sous les ordres du maréchal Jerzy Lubomirski (1616-1667) qui le garde à son service. C'est ainsi qu'il rencontre son médecin personnel, William Davidson, Écossais natif de l'Aberdeenshire, un lointain parent, pyrotechnicien et chimiste, qui lui transmet ses connaissances pendant les deux années où ils se côtoient.

En 1661 il entre au service du tsar Alexis Ier qui, en 1666-67, le missionnera en Angleterre où il sera accueilli par William Drummond (1617-1688), qui avait servi comme lieutenant général dans l'armée russe sous son commandement⁶. Grâce à son entregent, il rencontre le secrétaire d'État, John Maitland (1616-1682), comte de Lauderdale et Charles II qui venait de retrouver son trône le 8 mai 1660.



Patrick Gordon

Gordon reviendra en Écosse en 1669. Son *Journal* indique en 1670 sa présence en Ukraine à la tête d'un régiment qui combattra les Ottomans et leurs alliés Tatars. Il est nommé commandant en chef de Kiev en 1679 puis de tous les régiments d'Ukraine et en 1683 lieutenant général.

En janvier 1686 il se rend en Angleterre pour régler des affaires familiales et rencontre le roi Jacques VII qui vient de succéder à son frère Charles II, mort le 6 février 1685. Profitant de ce voyage pour aller en Écosse, il y côtoie la haute noblesse grâce à son mentor George, Ier duc de Gordon (1643-1716), marquis de Huntly, pair d'Écosse, catholique ayant été éduqué en France, un des premiers chevaliers de l'Ordre du Chardon qui suivra son souverain en exil à Saint-Germain... Il rentre à Moscou à l'automne 1686, porteur d'une lettre du roi

Jacques II demandant au tsar de lui rendre sa liberté. La réponse sera négative compte tenu de l'engagement russe contre les Ottomans en Crimée. L'espoir d'un retour au pays sera définitivement anéanti par l'exil de Jacques II et la Glorieuse Révolution de 1688.

Gordon obtient le grade de général du Génie à l'occasion de la guerre contre les Tatars de Crimée. Son régiment est cantonné non loin de la résidence de Pierre Ier, en l'année 1688 à partir de laquelle le son nom est cité très souvent dans son *Journal*.

Le 20 janvier 1689, Pierre Ier se marie avec Eudoxie Lopoukhine, devenant, selon la loi russe, majeur. Il a 17 ans.

En août 1689, profitant des désastreux résultats militaires de Crimée, Pierre Ier évince la régente Sophia. Avec l'aide de Patrick Gordon et des régiments des officiers étrangers, Pierre Ier fait une entrée triomphale dans Moscou et son demi-frère Ivan V abdique. A partir de cet événement Patrick Gordon entre dans le cercle de ses intimes.

En 1692 Gordon est l'un des fondateurs d'une nouvelle société bachique avec le dessein de contester et se moquer de la religion orthodoxe : *All drunken Synod of Fools and Jesters* (Synode des Imbéciles et des Bouffons enivrés).

Nommé vice-amiral en janvier 1694 il participe l'année suivante à la première campagne d'Azov, qui avait pour but de faire sauter le verrou ottoman d'accès à la Mer Noire et d'assurer la protection par le sud de l'Ukraine. C'est à la campagne de 1696 que la forteresse d'Azov est emportée grâce à sa perspicacité.

En 1697, avant son départ pour sa Grande Ambassade, Pierre Ier le nomme second du général en chef Alexeï Semionovitch Chéïne, chargé des affaires militaires de l'Empire.

Il mata en 1698 la rébellion de plusieurs régiments de Strelizes avant le retour du Tsar, ce fut sa dernière action. Il s'éteignit le 29 novembre 1699, alité depuis l'été. La cérémonie d'enterrement, en présence de Pierre Ier, fut grandiose.

Patrick Gordon est toujours resté fidèle à sa foi catholique, à la dynastie des Stuarts et à son Écosse natale.

3 – Robert Erskine

Robert Erskine est né dans la paroisse d'Alva le 18 septembre 1677 (8 selon le calendrier julien). Rien n'est vraiment connu de lui avant son inscription à l'Université d'Édimbourg de 1691 à 1693.

⁶ *Diary of General Patrick Gordon of Auchleuchries*, op. cit., p.81.



Blason de Sir Robert Erskine, baronnie d'Alva

En 1692, il entreprend des études de chirurgien-pharmacien, puis part pour Paris fin 1697 afin de se perfectionner en anatomie et botanique puis en chirurgie et en chimie. Il poursuit ses études en 1699 par l'université d'Utrecht où il obtient un diplôme en médecine le 17 juillet 1700. Il est élu membre de la Royal Society sous le nom d'Areskine en date du 30 novembre 1703.

En juin 1704 il part pour Moscou et entre d'abord au service du prince Alexander Menshikoff avant de passer à celui de Pierre Ier en janvier 1705. Pierre Ier était sujet à de fréquentes crises d'épilepsie, que Robert Erskine s'employa à soulager. En remerciement de ses services, il devient en 1706 son premier médecin et est nommé président du Département de Pharmacie.

Robert Erskine entretenait peu de relations avec sa famille et restait distant des jacobites depuis son arrivée en Russie. Après l'échec de la rébellion de 1715, il soutient leur cause auprès de Pierre Ier qui proposera en 1717 au Vieux Prétendant Jacques François Stuart d'épouser sa fille Anna Petrovna (1708-1728). En qualité de conseiller d'Etat, il accompagne le tsar dans ses déplacements hors des frontières de la Russie.

À la mi-décembre 1716, à Amsterdam, il lui est reproché sa proximité avec les jacobites. Le gouvernement britannique cherche à l'impliquer dans le « complot » du baron Goertz (1668-1719) qui devait réconcilier la Suède et la Russie, détrôner George Ier et réinstaller la dynastie des Stuarts. Pierre Ier défendit personnellement Robert Erskine.

La suite du voyage le mène à Paris le 7 mai 1717. Outre les visites au Régent, au jeune Louis XV, et aux Grands du royaume, le tsar se rend le 12 juin à Chaillot chez Marie

de Modène, veuve de Jacques II, montrant ainsi sa proximité avec les Stuarts. Pierre Ier profite de son séjour (il part de Paris le 20 juin 1717) pour rencontrer le monde du « Sçavoir » et à acquérir du matériel et des appareils scientifiques qui lui font défaut en Russie. Il est élu à l'Académie des Sciences le 22 décembre 1717, à son retour à Saint-Pétersbourg.

L'année suivante, malade, Robert Erskine tenta en vain de rétablir l'« équilibre minéral universel » qui lui faisait défaut en allant aux bains de Koucheserki près du lac Onega.

Il s'éteignit en décembre 1718 dans la petite maison que le tsar occupait pendant ses cures. Pierre Ier assista à son enterrement.

Robert Erskine entretenait une vaste correspondance avec les scientifiques de l'époque. Célibataire, il laisse à sa mort une importante bibliothèque et une grande collection de minéraux et de fossiles. Comme son coreligionnaire James Bruce, Robert Erskine avait réuni un ensemble important de travaux alchimiques et de documents sur la Rose-Croix. Il était, très probablement, l'animateur d'un réseau jacobite à la cour de Saint-Pétersbourg.

« Le Docteur Areskin, Premier Médecin du Tsar et son Conseiller privé officiel, est récemment décédé à Alonitz, son corps a été conduit à St-Pétersbourg d'où il a été mené en procession en grande pompe le 4 janvier 1719 au nouveau monastère Alexandre Nevsky à sept verstes de Pétersbourg. Le Tsar lui-même assistait aux funérailles ; [...] après quoi Sa Majesté rappela quelques marques de son estime [...]. »⁷ Voilà comment Friedrich Christian Weber, ambassadeur hanovrien à la Cour de Russie, rapportait la mort d'Erskine le 4 janvier 1719.

Aujourd'hui la tombe de Robert Areskine a disparu du cimetière de Saint Lazare du monastère Saint Alexandre Nevski à Saint-Pétersbourg mais une plaque commémorative à ses armes est scellée sur le mur intérieur de la nécropole du XVIIIe siècle.

Robert Erskine a été attiré par les écrits de Paracelse qui professent qu'une pathologie est un déséquilibre métallique entre le corps humain, le Microcosme, et son environnement extérieur, l'Univers ou Macrocosme, provoqué par l'excitation d'un élément minéral qui lui correspond dans le corps provoquant une inflammation. Le traitement consiste à extirper du minéral provocateur un remède d'origine métallique. Sa préparation reposait sur la pratique de

l'alchimie. La balnéothérapie dont Robert Erskine allait devenir un spécialiste était alors défendue par le médecin chimiste anglais Frederick Slare qui sera le promoteur de la pratique des eaux de Bath où pratiquera George Cheyne (1671-1743), ami de Robert Erskine.

A cette même époque, Friedrich Hoffmann, iatrophysicien, considère le corps humain comme un circuit hydraulique dont la santé est le fruit d'une pression équilibrée, l'animation de ce fluide provenant de l'éther du cosmos. Le traitement d'un déséquilibre devait alors passer par la balnéothérapie qui devenait la panacée. En octobre 1712 Robert Erskine l'utilisera pour traiter Pierre Ier alors souffrant.

Sa réputation, notamment en tant que directeur de la bibliothèque du tsar et de son cabinet de curiosités, était telle qu'en 1713 au sein de la Royal Society à Londres un « Comité pour la Russie » composé d'Isaac Newton, Edmond Halley, John Woodward, Hans Sloane, Richard Pitiver et Richard Mead s'était formé dans le but de l'interroger (ainsi qu'Henry Farquharson) sur les merveilles de la nature rencontrées dans ce pays lointain et peu connu.

4 – Henry Farquharson

Durant son séjour en Angleterre Pierre Ier est accompagné par deux vice-amiraux, l'anglais Peregrine Osborne (1659-1729), 2e Marquis de Carmarthen, et de l'Écossais David Mitchell (1642-1710), avec qui il se liera d'amitié. Sur le conseil de ce dernier il débauche Henry Farquharson (1675-1739) professeur de mathématiques au Marischal College. Il recrute également sur les conseils de Peregrine Osborne deux jeunes mathématiciens de la Royal Mathematical School of Christ's Hospital de Londres, Richard Grace (1682-1709) alors âgé de 17 ans et Stephen Gwynn (1684-1720) âgé seulement de 15 ans qui rejoignirent Farquharson en août 1698 à Moscou. Pierre Ier avait le projet, sur le conseil de James Bruce, d'y reproduire la première école moderne de mathématique et de navigation que Charles II avait réalisé en 1673 à Londres. James Bruce en sera le directeur et Henry Farquharson son professeur principal, école qui deviendra en 1716 l'Académie Navale de Saint-Pétersbourg. Outre ses fonctions de professeur de mathématiques Henry Farquharson, en collaboration avec Leibnitz (1646-1716), créera et développera la

pratique de l'arpentage et de la cartographie en Russie, permettant dès 1706 de positionner Saint-Pétersbourg tant en latitude qu'en longitude. Une autre de ses missions sera de faire traduire en russe nombre de livres scientifiques. Il participe activement, avec James Bruce et Andreï Andreevich Vinius (1641-1716), à la création de l'instruction et formation des navigateurs. Il élabore les programmes et rédige les manuels de travaux pratiques en géodésie et en cartographie. *Les éléments d'Euclide*, première présentation systématique de la géométrie euclidienne en langue russe, favorisa le développement du champ des mathématiques et de l'ingénierie en Russie.⁸

Cette évolution officielle de la connaissance scientifique avait été facilitée par le décès en octobre 1700 du patriarche Adrian, très conservateur, et son remplacement par Stephan Yavorsky (1658-1722), plus favorable à leur étude, celle-ci ne pouvant pas s'envisager en Russie dans l'accord de l'Église orthodoxe.

5 – George et James Keith

Le très écossais William Keith (1664-1712), 8e comte Marischal, eut avec Mary Drummond (1675-1729), fille de James Drummond, futur 1er duc de Perth, jacobite, deux fils, George (1692-1778), 9e comte et dernier du titre et James Francis Edward (1696-1758).

George et James Keith sont présents à Aberdeen le 20 septembre 1715 lorsque John Erskine, 6e comte de Mar et les partisans de Jacques François Stuart le proclament roi d'Angleterre et d'Écosse. James Keith sera blessé à la bataille perdue de Sheriffmuir (près de Dunblane) en novembre.

Jacobite engagé, James Keith s'exile tout d'abord en France où il rencontre Maupertuis qui le reçoit à l'Académie des Sciences de Paris alors qu'il n'est âgé que de 21 ans. Proche de Marie de Modène, veuve de Jacques II, il s'investit en 1717 dans la préparation de l'opération de reconquête de l'Écosse par les troupes suédoises, avec le grade de colonel. Cette tentative annulée, il reste étudier à l'université. Cette même année, James propose, sans résultat, ses services à Pierre Ier alors de passage à Paris. Il rejoint alors le contingent jacobite en Espagne auquel participe son frère George et prend part à l'expédition de 1719 de reconquête de l'Écosse soutenue par

⁷ Weber, *Present State of Russia*, Londres, W. Taylor et J. Osborn, 1723, vol. 1, pp. 246-7.

⁸ Irina Gouzévitch, *Le transfert des connaissances et les réformes de Pierre Ier*, op. cit., p. 96.

Madrid. Défaite à la bataille de Glen Shiel le 10 juin 1719, la petite troupe espagnole augmentée de Highlanders se disperse et les frères retournent en Espagne.

James Keith, qui s'était lié d'amitié avec James Francis Fitz-James Stuart (1696-1738), 2e duc de Berwick et de Liria, obtiendra sur son intervention d'abord le commandement d'un régiment irlandais au service de l'Espagne mais sa religion lui empêchant une progression, il s'engagera, sur une seconde intervention du duc, alors ambassadeur d'Espagne en Russie en 1728, dans l'armée russe sous le commandement du général Peter Lacy (1678-1751), Irlandais jacobite.

Notre histoire commence ici, lorsque blessé pendant la prise de la forteresse ottomane d'Otchakov dans l'estuaire du Dniepr en juillet 1737, James Keith, devenu lieutenant-général, commandant en second du Général Münnich, se verra proposer l'amputation de la jambe. Son frère George Keith obtint de l'impératrice Anna Ivanovna l'autorisation de l'emmener à Paris, considéré alors comme ayant les meilleurs chirurgiens. Sur le chemin ils rencontrent à Berlin Frédéric Guillaume de Prusse (le Roi Sergent) en présence de son fils Frédéric (le futur Frédéric II ou Frédéric le Grand) avec qui ils sympathiseront sans doute pour leur appartenance à la franc-maçonnerie, Frédéric étant très favorable à celle-ci. A Paris, un des chirurgiens consultés remarque qu'un bout de tissu est resté dans la plaie ce qui en empêchait la cicatrisation. La jambe est sauvée et les frères Keith envoyés en convalescence. Six mois plus tard, revenu à Paris, James Keith est accueilli en héros mais une nouvelle guerre entre la Suède et la Russie, celle des Chapeaux, étant imminente, à la demande de l'impératrice, il dut faire un rapport sur la flotte française rassemblée à Brest puis reçut l'ordre d'aller au Royaume-Uni pour y défendre les intérêts de la Russie. Elle obtint du roi George II un passeport pour James Keith qui séjournera à Londres de février à juin 1740. James, modèle du rebelle écossais absolu, proscrit et destiné à la décapitation, sera reçu avec les honneurs par le roi. Il en profite pour régler pour lui une affaire familiale suivie sur place par leur cousin John Keith, 3e Comte de Kintore, qui avait été établi chevalier maréchal d'Écosse en 1733 à la place de son cousin George déchu de son titre.

Il est à noter que John Keith proposa lors de son élection à la Grande Maîtrise de la Grande Loge d'Écosse pour l'année 1738-1739 son cousin James Keith comme député

grand maître provincial pour la Russie, lui, un jacobite !

De retour à Saint-Pétersbourg, l'impératrice Anna Ivanovna le nomme à l'été 1740 gouverneur de l'Ukraine et en 1741, il atteint le grade de général en chef. Il participe à la prise de pouvoir d'Élisabeth Petrovna (1709-1762), fille de Pierre Ier et de Catherine Ière, en novembre 1741, suite au décès d'Anna Ivanovna. Sous les ordres du général Peter Lacy il prendra part activement à la Guerre des Chapeaux (1741-43).

Après le traité d'Åbo du 18 août 1743, signé avec la Suède, il est nommé chef du corps de troupes envoyées par l'impératrice à Stockholm pour soutenir les Suédois contre le Danemark. Il y arrive le 30 novembre 1743. Il sera nommé gouverneur de Revel (devenue Tallinn en 1918), et y restera jusqu'à l'été 1744.

En 1747, n'ayant pas réussi à faire admettre son frère George à une position convenable dans l'armée et sollicité par la Prusse, il quitte le service de l'impératrice pour entrer à celui de Frédéric II avec le grade de général d'infanterie, service qui perdurera dix années. James Keith sera nommé en 1749 gouverneur de Berlin puis promu maréchal, preuve de la confiance que lui accorde Frédéric II.

Ainsi le député grand maître provincial de la Grande loge d'Angleterre pour la Russie, ardent jacobite, se mit au service de Frédéric II (1712-1786), roi de Prusse et franc-maçon, accompagné de son frère aîné George désormais ambassadeur de Jacques III à Berlin.

Après la mort de James Keith, son frère George continuera à être proche du roi Frédéric II.

Voilà tracée à grands traits l'histoire de quelques-uns de ces Écossais exilés à la cour de Pierre Ier de Russie. Cette émigration écossaise, de 1650 à 1750, permit à la Russie de se structurer grâce des hommes de valeur jetés de leur patrie pour des raisons soit religieuses, soit politiques, soit économiques, induisant un appauvrissement de celle-ci.

Cette relation écossaise ne s'arrêtera pas là, comme le montre l'œuvre de Charles Cameron, cet Écossais né en 1745 à Londres et mort en 1812 à Saint-Pétersbourg. Voici ce qu'en dit Wikipedia : « C'est un architecte écossais ayant réalisé une brillante carrière à la cour de Catherine II de Russie. Praticien de l'architecture néoclassique, il fut l'architecte en chef des palais de Tsarskoïe Selo et de Pavlovsk et de l'église adjacente de

Saint-Sophie de son arrivée en Russie en 1779 à la mort de Catherine en 1796. Entre 1799 et 1803, il a également reconstruit le palais des Razoumovski à Batouryn en Ukraine. Il s'est concentré exclusivement sur les palais et les jardins à l'anglaise. Bien que palladien, il est considéré comme l'un des pionniers du style Greek Revival en Russie. »

Bernard Homery

*Le Palais de Batouryn
(après la restauration de 2009)*



James Oswald

Un compositeur écossais à la cour de George III

(Extrait d'une conférence prononcée le 12 juin 2019 à l'Ancien Collège des Écossais au cours de laquelle Julia Griffin a interprété des airs de James Oswald à la viole de gambe)

De l'enfance et de la jeunesse de James Oswald, nous ne savons pas grand-chose, sauf qu'il est né au début du mois de mars 1710 dans le petit port de pêche de Crail, sur la côte est de l'Écosse. C'est le deuxième fils de John Oswald et de son épouse, Elspit Horn. Il est baptisé le 21 mars de la même année, selon le rite presbytérien.

Dès son plus jeune âge, la musique joue un rôle important dans sa vie. Ses deux frères sont destinés à une carrière de musicien professionnel. Un carnet écrit de la main du compositeur lui-même et portant la date 1731, nous apprend qu'il exerce comme musicien et maître à danser à Dunfermline, pas très loin de sa ville natale. Qu'Oswald soit à la fois musicien et maître à danser n'a rien de surprenant car en Écosse au XVIIIe siècle, les deux vont très souvent de pair. Nous ne savons rien de son éducation, ni des études qu'il fait, mais vu l'importance accordée en Écosse à cette époque à l'éducation des garçons, il y a de fortes chances pour qu'il fréquente l'école primaire et ensuite l'école secondaire.

D'un point de vue purement musical, ce carnet est d'autant plus précieux qu'il contient des transcriptions d'airs italiens et des arrangements de chansons écossaises, ce qui laisse entendre que dès ses vingt ans, Oswald semble être conscient d'une mission qui lui est confiée, à savoir montrer au public

mélomane que les Écossais possèdent leur propre génie musical et que celui-ci est digne d'une place à côté de la musique italienne ou du moins celle d'inspiration italienne tant en vogue en Europe à cette époque.

Bien que la grande réussite d'Oswald réside dans un mariage heureux des deux styles de musique, pourtant si différents, il est néanmoins conscient d'un certain antagonisme entre les deux, et ceci il va l'exploiter dans bon nombre de ses compositions postérieures. En tant que musicien et maître à danser, il connaît certainement le style de danse propre à chaque pays et en son for intérieur est conscient de la différence fondamentale entre la danse traditionnelle écossaise et le caractère plus léger de la danse italienne du XVIIIe siècle. De ce fait, il n'est guère surprenant qu'il publie une chanson intitulée *'The Dancing Master' (Le Maître à danser)* dans *The Gentleman's Magazine* en 1754 où il satirise ce style de danse tant à la mode et se moque légèrement du style maniéré italien.

Oswald reste à Dunfermline jusqu'en 1736 ; ensuite il s'installe à Édimbourg où il ouvre une maison d'édition, spécialisée dans la publication de partitions et de recueils d'airs écossais et étrangers, principalement italiens. La même année, il fait publier une collection de menuets et en 1740, sa *Curious Collection of Scots Tunes*, recueil de 47

airs arrangés par Oswald, pour la plupart écossais, auxquels viennent s'ajouter quelques airs gaéliques anciens. L'ouvrage, l'un des premiers à présenter côte à côte des airs des Hautes-Terres et des airs des Basses-Terres, lance une mode devenue courante par la suite et qui contribue grandement à la création d'une vraie identité musicale écossaise. L'ouvrage qui porte une dédicace au duc de Perth, comprend également l'air et les paroles de trois chants maçonniques.

L'avenir professionnel d'Oswald semble être assuré en Écosse. Il a ses entrées dans les cercles cultivés de la capitale et il côtoie les grandes figures du Siècle des Lumières. C'est un intime, par exemple, de Sir John Clerk of Penicuik, aristocrate, homme politique, homme de loi, juge, homme de lettres, vice-président de la Société Philosophique d'Édimbourg et également musicien et compositeur à ses heures. Clerk et Oswald sont tous les deux francs-maçons et appartiennent à la même loge édimbourgeoise.

Pour le musicologue écossais, John Purser, les chants maçonniques mis en musique par Oswald abondent de symbolisme : le chiffre 3 est présent partout par le biais des trois voix et d'un rythme ternaire. Chaque phrase musicale se termine sur une harmonie parfaite, valeur au cœur même de la franc-maçonnerie. Les paroles évoquent les grands thèmes maçonniques : l'amitié, la liberté et l'innocence. Pour



Sir John of Penicuik (William Aikman)

Purser, *'The Freemason's Anthem'*, qu'Oswald fait publier pour la première fois en 1740, est écrit délibérément dans le style d'une gaillarde du XVII^e siècle mais revêt une subtilité musicale et un profond symbolisme qui ne seront égalés que trente ans plus tard par un autre compositeur franc-maçon, Wolfgang Amadeus Mozart. Il se demande si la musique d'Oswald ne serait pas parvenue à Vienne, d'autant plus que l'on sait que la quasi-totalité des loges maçonniques en Europe continentale se réfère au rite écossais et que la loge maçonnique à laquelle appartient Oswald est dénommée St Mary's N^o1.

Mais Oswald a envie de bouger et, en 1740, annonce par le biais de la presse son départ pour l'Italie. On ne sait pas s'il a fait ce voyage. Il est attiré également par



Mary's Chapel (Hogarth, c. 1730)

Londres, où le patronage des aristocrates anglais évoluant dans l'orbite du roi et de la Cour et surtout du Prince de Galles peut lui garantir une vie plus aisée. L'année suivante, il plie bagage, quitte Édimbourg et s'installe à Londres.

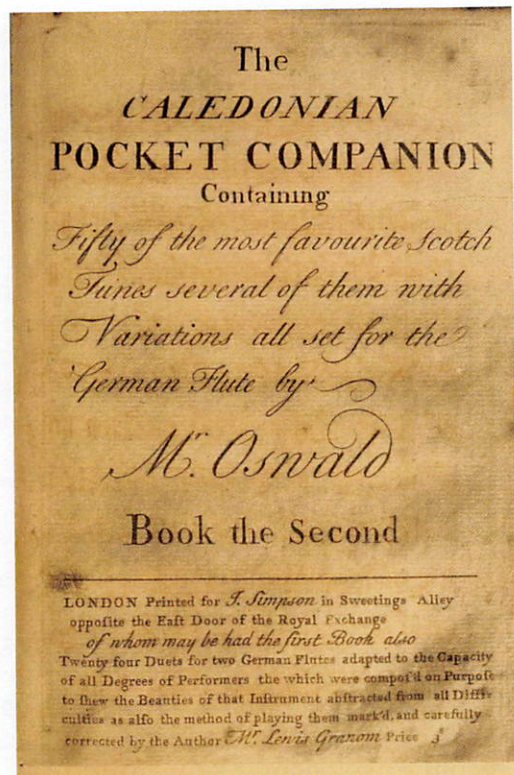
Son départ incite le grand poète écossais, Allan Ramsay, à exprimer ses plus vifs regrets dans un poème intitulé *'An Epistle to James Oswald'* (*'Épître à James Oswald'*) paru dans *The Scots Magazine* la même année.

Fils de paysan, garçon coiffeur et ensuite apprenti-perruquier, Allan Ramsay (1684-1758) s'établit par la suite comme libraire à Édimbourg. En 1721, il fait publier un recueil de chants écossais qui ne passe pas inaperçu, et l'année suivante, son premier recueil de poèmes en langue écossaise contribue à sa célébrité naissante. Il se fait remarquer ensuite par *'The Tea-table Miscellany'* de 1733, recueil de poèmes tant en langue écossaise qu'en langue anglaise, mais c'est surtout sa pastorale *'The Gentle Shepherd'* (*'Le gentil berger'*) de 1725 qui le fait connaître. Il devient une figure importante dans l'Édimbourg des Lumières. Et c'est dans les cercles musicaux et littéraires de la capitale qu'il fait la connaissance de James Oswald.

Dans son poème, Ramsay chante les louanges de son cadet : son talent de compositeur, d'arrangeur et de musicien. Il cite le titre de certains airs associés à Oswald ou encore celui de quelques-unes de ses compositions. Il évoque Niddry's Wynd, ruelle dans la Vieille Ville, où la Edinburgh Musical Society, fondée en 1728 et dont Oswald fait partie, se réunit et donne des concerts publics au premier étage de St Mary's Chapel.

Arrivé à Londres, Oswald reste dans le milieu de la musique et travaille d'abord chez l'éditeur James Simpson, établi à St Martin's Lane, tout proche de l'emplacement de l'église néoclassique de St Martin's in the Fields, conçue par l'architecte écossais, James Gibbs. Lorsque Simpson meurt en 1747, Oswald reprend l'affaire. Il a 32 ans et a comme épouse, une Écossaise, Mary Anne Melville.

Oswald propose au public mélomane des recueils d'airs populaires et des variations sur ces mêmes airs, mais le plus important, est un véritable monument comprenant des centaines d'airs traditionnels pour la plupart écossais et publié sous le titre de la *Caledonian Pocket Companion*.



Certains sont irlandais, composés pour la harpe, certains portent le nom de leur compositeur alors que d'autres encore sont indiqués comme étant anonymes mais il y a des chances pour qu'il s'agisse de compositions d'Oswald pour certains. Cette publication représente une vaste entreprise, car elle comprend 15 volumes et quelque 500 airs ; elle marque une étape cruciale dans la sauvegarde de vieux airs écossais, à mettre sur un pied d'égalité avec le travail de Robert Burns pour protéger le patrimoine musical de son pays natal.

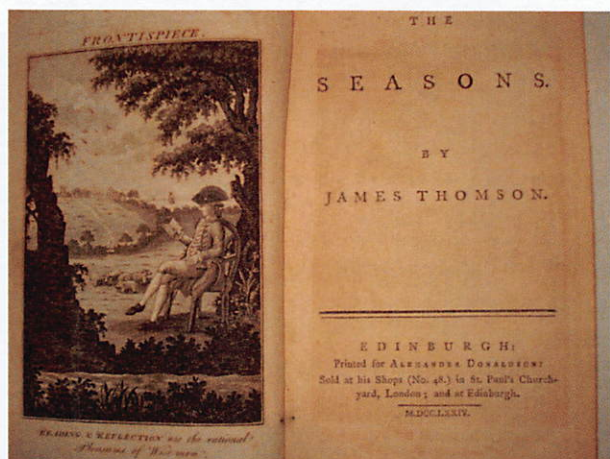
La colonie écossaise de la capitale britannique est importante, surtout dans le domaine littéraire. On peut citer la présence de Tobias Smollett, dont la première œuvre publiée est un poème intitulé *'The Tears of Scotland'* (*'Les larmes de l'Écosse'*). Les vers de Smollett mettent en lumière la brutalité du Duc de Cumberland à l'égard des Écossais, surtout ceux des Hautes-Terres, à la suite de la défaite des Jacobites à la bataille de Culloden en 1746. James Oswald met le poème en musique dès la même année.

Parmi les notables écossais à Londres à cette époque, il convient de citer le comte de Stair et le duc de Queensberry, qui, en 1719, fonde l'Académie Royale de Musique. Ou encore le comte d'Abercorn qui joue un rôle important dans la fondation de l'Académie de musique ancienne. La colonie écossaise comprend également le jeune comte de Kellie, aristocrate, riche, disciple de l'école de Mannheim et compositeur prolifique.

Tous ces Écossais gravitent dans

l'orbite de la Princesse de Galles, en attendant que son fils devienne roi. Et James Oswald attend également ce moment avec impatience pour accéder au titre de 'Chamber Composer to His Majesty King George III'. George III monte sur le trône en octobre 1760 et l'année d'après Oswald accède au titre convoité. Il n'y a pas trace de musique composée expressément pour Sa Majesté ; de toute manière le titre de compositeur de chambre est largement honorifique mais d'un point de vue purement professionnel – ou encore commercial – cela fait de l'effet. Comme nous l'avons déjà vu, bon nombre des compositions pouvant être attribuées à Oswald sont signées « Anonyme » ; en revanche, s'il va composer pour le souverain ou pour la cour, il va certainement l'indiquer.

Une autre personnalité écossaise bien en vue à Londres à cette même période, c'est le poète James Thomson qui par le biais de son grand poème *'Les Saisons'* permet à ses lecteurs d'accéder à une nouvelle vision, une nouvelle compréhension de la Nature.



Bien que destiné à devenir pasteur, dès son plus jeune âge, Thomson commence à écrire de la poésie. Pendant ses années d'études à Édimbourg, il fait partie d'un cercle littéraire, le 'Grotesque Club' et connaît un certain succès grâce à des poèmes publiés dans la revue *Edinburgh Miscellany* ; il décide ensuite de tenter sa chance à Londres, s'y installe et travaille d'abord comme précepteur. Il consacre ses heures d'oisiveté à la poésie, et en 1726, fait publier le premier chant de *'The Seasons'* (*'Les Saisons'*) qui le fait sortir de l'anonymat.

Son chef d'œuvre est livré au public d'abord par chants séparés : *'L'Hiver'* (1726), *'L'Été'* l'année d'après, suivi un an plus tard par *'Le Printemps'*, en 1728. *'L'Automne'* ne fait son apparition qu'en 1730 lorsque l'ensemble des chants est publié.

Malgré la place accordée à la

Nature, *'Les Saisons'* ne comportent que quelques références passagères aux fleurs et aux plantes, mais fort de cette inspiration, James Oswald réussit l'exploit de composer pas moins de 96 sonates pour violon essentiellement, chacune portant le nom d'une fleur ou d'un arbuste et toutes regroupées sous le titre : *Airs for the Seasons*. La classification se fait par saison, et pas une seule plante, pas un seul air n'est repris. Le défi relevé par le jeune compositeur est de taille dans la mesure où il procède à un ordonnancement rationnel du monde naturel : à chaque fleur sa saison et à chaque saison, ses fleurs. Et dans ses airs, musique d'inspiration écossaise et musique d'inspiration essentiellement italienne se côtoient. Dans certains airs, une forte influence de la musique française est également évidente et témoigne de l'étendue de la culture musicale d'Oswald.

Mais la plus grande réussite commerciale d'Oswald, c'est un recueil d'airs intitulé *'Colin's Kisses'* (*'Les Baisers de Colin'*), inspiré par une suite de poèmes de Robert Dodsley, poète très apprécié dans les milieux littéraires de Londres. Il s'agit d'un cycle de 12 chansons et dont la grande originalité réside dans le fait que les poèmes sont tous écrits par le même poète, les airs sont tous l'œuvre du même compositeur et les chansons ont toutes le même thème : le baiser. C'est une grande première dans l'histoire de la musique occidentale. Et dans le contexte de ce cycle de chants, James Oswald montre son talent de compositeur, de musicien dans le cadre de la musique de chambre et de grand connaisseur de la musique traditionnelle non seulement écossaise mais encore anglaise. La musique d'Oswald est résolument baroque avec toute sa gravité mais sans aucune trace de ses fioritures habituelles.

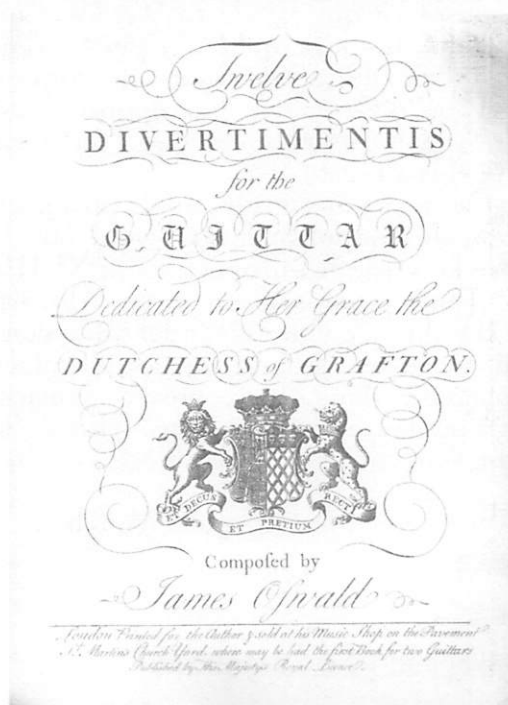
Oswald sait habilement comment tourner la vie et la société londoniennes à son avantage. Dans un esprit purement satirique, il compose par exemple deux entr'actes : *'The Dustcart Cantata'* et *'The Wheelbarrow Cantata'*. La dernière, conçue « à la manière des modernes » juxtapose paroles loufoques et musique dans le mode italien. Les deux entr'actes sont de belles parodies de la cantate italienne très à la mode. De tels airs et chants sont interprétés non seulement dans les théâtres de la capitale où les programmes extrêmement longs nécessitent des intermèdes musicaux, voire des ballets, mais encore dans les parcs et jardins – Ranelagh Gardens, par exemple, ou ceux,

encore plus célèbres, du Vauxhall.

Visant le public fréquentant ces lieux de plaisir, de rencontre et parfois de perte, Oswald écrit de nombreuses chansons et en dédie un recueil à son ami John Robinson Lytton dont il va épouser la veuve vers la fin de sa vie. Et c'est justement Lytton qui sert de lien avec un autre aspect important de la vie d'Oswald dans la capitale, à savoir la création de la Société du Temple d'Apollon. C'est sous l'égide de cette Société qu'il publie *Une collection de chansons, telles qu'elles sont interprétées dans les jardins publics, mises en musique par James Oswald, corrigées et approuvées par la Société du Temple d'Apollon*.

Le musicologue, Charles Burney soutient que c'est lui qui est à l'origine de la Société : il va même prétendre qu'il en est le seul membre ! Au début, on le croit, mais il s'avère que ce n'est pas lui mais bien Oswald qui est à l'origine du projet. La Société fait publier les compositions de nombreux musiciens et c'est sous son égide qu'Oswald fait publier des sonates sous le pseudonyme italien de 'Dottel Figlio'. Certaines publications de la Société du Temple d'Apollon portent une dédicace au Prince de Galles qui, tout comme Oswald, joue du violoncelle et partage avec lui une vision d'une musique spécifiquement britannique.

La production d'Oswald à cette période de sa vie est considérable : des *serenata* pour violon et violoncelle, des chansons, des pastorales et notamment des *divertimenti* pour guitare – notamment pour la guitare anglaise qui connaît un grand succès auprès des dames de la haute société.



Oswald n'est pas écossais pour rien : il sait qu'il doit gagner sa vie et se concentre sur des projets qui vont lui rapporter. C'est dans cette optique, par exemple, qu'il compose 55 marches militaires, destinées aux milices dans les 55 comtés anglais où elles doivent être levées. Toujours dans le mode militaire, Oswald compose une quarantaine de marches allemandes « *telles qu'elles sont interprétées par les armées de Prusse et de Hesse* ».

L'année 1760 est marquée par la publication des premiers d'une grande série de poèmes prétendument 'gaéliques', attribués à Ossian, barde écossais du IIIe siècle, et traduits en anglais par James Macpherson. Né en 1736, Macpherson entame ses études universitaires au King's College, Aberdeen et les poursuit au Marischal College dans la même ville. On le trouve ensuite à Édimbourg mais on ne sait pas s'il y prolonge ses études ou pas. Rentré dans sa ville natale, il devient enseignant. En même temps, il fait la connaissance de différents hommes de lettres qui l'encouragent à traduire des morceaux de poésie gaélique, édités à Édimbourg en 1760 dans un recueil intitulé *Fragments de l'Ancienne Poésie collectés dans les montagnes d'Écosse*. Durant l'automne de la même année, Macpherson visite l'île de Skye et les Hébrides Extérieures où il déniche des manuscrits en gaélique qu'il se met à traduire en anglais. Plus tard, dans la même année, il monte une expédition vers l'île de Mull d'où il revient avec d'autres manuscrits.

Par la suite, Macpherson annonce la découverte d'une épopée sur le thème de Fingal, écrite par Ossian, et dans la foulée, publie *Fingal, Ancien Poème épique en six livres, ainsi que plusieurs autres poèmes composés par Ossian, le fils de Fingal, traduits de la langue gaélique*. La publication des poèmes d'Ossian a l'effet d'une bombe, et non seulement dans le monde des lettres en Grande-Bretagne : elle a un énorme retentissement dans l'Europe tout entière.

Les poèmes d'Ossian connaissent rapidement un très vif succès. Ils deviennent la lecture favorite de Napoléon. Succès également auprès des jeunes issus de l'atelier du peintre Jacques-Louis David, à la recherche d'une alternative au mouvement néo-classique. Le mythe d'Ossian devient un des principaux thèmes des préromantiques ; sa dimension onirique va inspirer surtout les peintres scandinaves, allemands et, bien entendu, français. Parmi ces derniers, citons Girodet, Isabey, le baron Gérard et Ingres, dont *Le rêve d'Ossian* est une commande de l'Empereur lui-même.

Les traductions de Macpherson stimulent l'intérêt pour l'histoire ancienne et la mythologie celtique, au Royaume-Uni, certes, et notamment en Écosse, mais également en Europe continentale. L'ossianisme, mouvement poétique préromantique par excellence, voit le jour.

Sans les poèmes d'Ossian, Wagner n'aurait peut-être jamais écrit sa Tétralogie. Walter Scott s'en inspire, de même que d'autres auteurs de tout premier rang : Lord Byron, William Blake, Matthew Arnold, Henry Thoreau ou encore Elizabeth Barrett Browning. Goethe insère une traduction du poème *'The Songs of Selma'* (*Les chants de Selma*) dans une scène des *Souffrances du jeune Werther*.

Les poèmes exercent aussi une influence sur la musique romantique. Franz Schubert en reprend plusieurs et les transforme en *lieder*. Mendelssohn et Brahms s'en inspirent. En France, dans le domaine de la littérature, Chateaubriand et Musset, entre autres, y trouvent une inspiration lorsqu'ils introduisent le modèle du poème en prose en français.

Très vite s'installe un grand débat concernant l'authenticité des poèmes car les Anglais préfèrent propager la notion d'identité nationale d'origine gréco-romaine et non pas d'origine celtique. Diverses voix s'élèvent : certaines rejettent la totalité des poèmes en raison d'erreurs techniques et de la formulation des noms gaéliques. D'autres penchent pour la thèse selon laquelle Macpherson avait trouvé des fragments de poèmes et histoires très anciens et qu'il avait organisé l'ensemble dans une longue romance de sa propre facture. D'autres encore vont bien plus loin en traitant les poèmes de canular. La critique littéraire au XXe siècle est plus tendre à l'égard de Macpherson avec la thèse des originaux des poèmes gaéliques se rattachant au cycle ossianique retrouvés chez Macpherson après sa mort.

En 1760, la motivation de Macpherson est double : un désir d'élever la culture gaélique surtout dans la période après la défaite de Culloden de pair avec ses propres ambitions poétiques. La publication des poèmes d'Ossian a pour conséquences la libération des formes poétiques partout en Europe, un nouvel intérêt croissant pour la culture gaélique et la traduction en anglais et la publication de textes gaéliques, et des ballades en particulier.

'The Songs of Selma' (*Les Chants de Selma*) sont les poèmes les plus célèbres d'Ossian en raison de leur caractère à la

fois lyrique et élégiaque. Il est facile de voir pourquoi ils ont un tel retentissement sur le sol européen : c'est le romantisme dans toute sa splendeur, c'est le 'Sturm und Drang' allemand avant la lettre. Et James Oswald est le premier compositeur à les mettre en musique.

Sur les dernières années de la vie de James Oswald, nous ne sommes guère mieux renseignés que sur son enfance. Il continue à composer, à arranger et à publier. Son épouse meurt. Et vers la fin de sa vie, nous le retrouvons en ménage avec Leonora, la veuve de son vieil ami John Robinson Lytton dans la demeure ancestrale des Lytton, Knebworth House, à une cinquantaine de kilomètres au nord de Londres. Il y meurt le 2 janvier 1769 à l'âge de 59 ans et y est enterré.

Quelles conclusions tirer de la vie et de l'œuvre de James Oswald ? Sa contribution principale – avec d'autres musiciens et compositeurs – est sans doute la création d'une musique dite 'de salon'. Des airs écossais sont repris, travaillés, arrangés pour les rendre acceptables pour un public aristocratique, certes, mais aussi pour un public essentiellement bourgeois. De vieux airs sont rhabillés au goût du jour et de ce fait connaissent un grand succès. Oswald contribue à façonner ce nouveau goût tant en Écosse qu'en Angleterre.

La production musicale d'Oswald est très importante, que ce soit des compositions originales ou des arrangements d'airs déjà existants. Puisque Oswald utilisait divers pseudonymes, il est difficile d'identifier la totalité de ses compositions ; on ne sait pas au juste ce qui est de sa facture, sauf évidemment les airs qu'il a signés. Mais combien d'airs étiquetés 'Anonyme' sont en fait des airs d'Oswald ? La réponse, c'est qu'il y a de fortes chances que l'on ne le sache jamais au juste.

De même, il est difficile de porter un jugement sur l'importance d'Oswald dans le cadre de la musique européenne du XVIIIe siècle. Toute comparaison avec Mozart, Bach, Haydn ou encore Haendel est exclue, mais il lui revient quand même une place d'importance dans le contexte musical de son époque, et surtout dans celui de la musique écossaise du XVIIIe siècle.

George P. Mutch

Une journée à Grez-sur-Loing et Milly-la-Forêt *28 septembre 2019*



Vers l'église ND et Saint Laurent de Grez

Un matin d'octobre 2018 un trio se forma pour prendre la mythique Nationale 7, Ginette Dalleré au volant avec ses deux passagers : Thierry Rechniewski et George Mutch. Non, ils n'allaient pas parcourir le chemin des vacanciers des années 50 jusqu'à son terme, le projet était de s'arrêter dans la région de Fontainebleau pour faire du repérage dans une petite bourgade de Seine-et-Marne, plus précisément à Grez-sur-Loing, ceci pour vérifier certains éléments de la conférence que George allait donner au Collège le 14 novembre 2018 et avec une arrière-pensée, de proposer, par la suite, une sortie à nos adhérents en septembre 2019, « sur les pas de Robert Louis Stevenson ».

Cette conférence a fait l'objet d'un long compte rendu dans notre bulletin n°84 de janvier 2020. Il m'a été demandé de faire celui de la sortie du 28 septembre 2019, je ne reprendrai donc pas tous les détails qui figurent dans ce bulletin.

Ainsi, ce 28 septembre, à 9 heures précises, un groupe d'une trentaine de personnes, composé d'adhérents de l'A.F.E., de la Caledonian Society of France, et de leurs amis, se retrouvèrent à la sortie du métro Invalides et partirent en autocar pour arriver à 10h30 à Grez.

Le chauffeur nous déposa en amont du pont et nous partîmes à pied avec George pour guide. Chemin faisant, il nous relata les liens de Stevenson avec ce pont des XIIe et XIVe siècles, le lavoir, la tour de Ganne et les ruines du château (voir les détails dans notre bulletin n°84 cité précédemment).

C'est ensuite Madame Hontarède qui nous accueillit sous le clocher-porche de l'église Notre-Dame-et-Saint-Laurent pour une visite commentée. Cette église qui était à l'origine un prieuré-cure remonte en partie au XIIe siècle et en partie au XVIe, elle connut d'importants dégâts durant la guerre de Cent Ans et a été incendiée partiellement par les Anglais en 1358.



Puis nous nous sommes dirigés vers la mairie où nous attendait M. Ligère, Conseiller Délégué Tourisme et Patrimoine. Nous y avons découvert une salle, entièrement consacrée à une collection de peintures, initiée en 1910 par Fernande Sadler (maire de 1945 à 1947) pour décorer les murs de la mairie, artiste-peintre elle-même et graveur. Ces tableaux sont des œuvres de peintres ayant résidé à Grez : Doigneau, Ansermet, Chadwick, Agaki, Palizzi, Harisson, Arger, Corot...



Il était alors temps d'aller visiter l'ancienne pension Chevillon où R. L. Stevenson logea à plusieurs reprises et y rencontra sa future épouse, Fanny Osbourne. Nous y avons été accueillis par M. Myhrman, président de la Fondation Grez-sur-Loing dans la grande salle à manger où règne encore l'atmosphère de la fin des années 1870. À l'arrière de la maison un long terrain en pente mène aux berges du Loing avec une vue romantique sur le pont mais point de nénuphars ou si peu, contrairement à ce qui est dit dans le poème de Stevenson si poétiquement traduit

par Ginette Dalleré (toujours se reporter à notre bulletin de janvier 2020 !). À noter que cette ancienne pension Chevillon est maintenant une fondation suédoise privée, inaugurée en 1994 par sa Majesté la Reine de Suède. Elle accueille en résidence des artistes scandinaves, et, pour la moitié de l'année, un pensionnaire écossais, écrivain, poète, artiste ou sculpteur.



Il était midi passé, il fallait rejoindre notre autocar pour aller déjeuner à Milly-la-Forêt dans l'Essonne. En effet, Grez n'offre pas beaucoup de possibilités de restauration.

Milly est un village gaulois dès 285 av. J.C. C'est un lieu de villégiature pour les Parisiens et les artistes comme Jean Cocteau qui s'y installa en 1947 avec Jean Marais. Sa maison est maintenant transformée en musée et il y passa les dix-sept dernières années de sa vie avec Edouard Dermit. Cocteau a notamment dessiné l'affiche officielle pour le festival international d'Édimbourg de 1961 (petit lien qui justifie davantage notre halte à Milly !).

Nous avons fait une réservation au restaurant 'Le Cygne' sur la place du marché, ce qui nous donna l'occasion de traverser la halle construite en 1479 et classée depuis 1923. Très bien accueillis, nous avons été bien placés, répartis sur plusieurs tables groupées dans un endroit qui nous était dédié. Le menu était sympathique : Kir / amuse-bouche / duo de terrines / carré de veau forestier / tarte maison / café / vins.

Nous avons ensuite repris l'autocar qui eut beaucoup de difficulté à passer dans l'espace étroit entre les voitures garées à gauche et le trottoir à droite. Notre chauffeur fit preuve d'une extrême dextérité et nous sommes arrivés, à la sortie de Milly, à la Chapelle Saint-Blaise des Simples construite en 1136. Elle dépendait d'un ensemble de bâtiments d'origine templière ; désaffectée, elle est la seule à subsister.

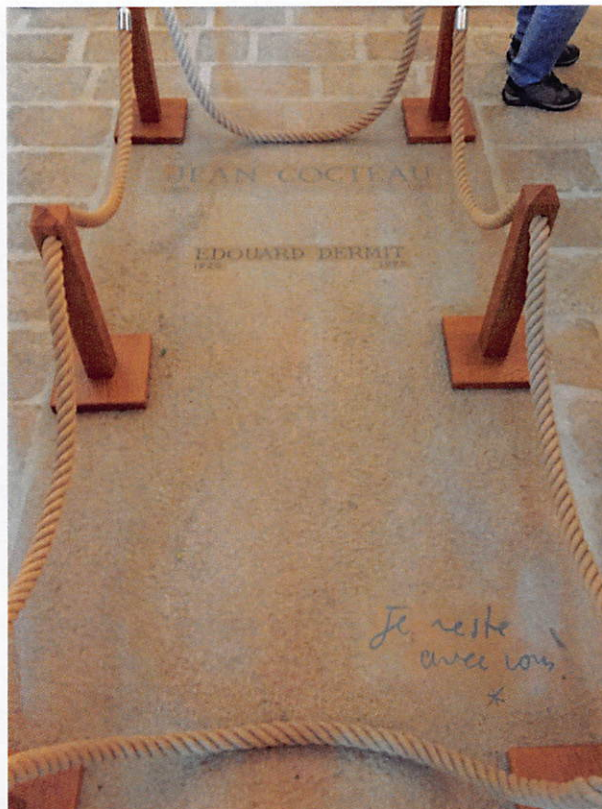


En 1958, l'extérieur fut dégagé pour y aménager, autour, un jardin des simples dans lequel nous avons eu tout loisir de nous promener et où on trouve, en particulier, la célèbre menthe poivrée.

L'intérieur fut restauré et la décoration des murs, selon des dessins de simples, confiée à Jean Cocteau. Il exécuta également les cartons des vitraux réalisés par le Dr Oidtmann de Linnich (Allemagne).

Ce thème des simples s'explique par la culture des plantes médicinales qui a toujours prospéré dans la région de Milly. Au Moyen Âge, les lépreux venaient prier dans la chapelle en invoquant Saint-Blaise, le guérisseur qui les soignait par ces plantes médicinales, les simples.

Le commentaire diffusé à l'intérieur de la chapelle est lu par Jean Marais et nous avons en plus une guide de l'Office de tourisme. Jean Cocteau, décédé le 11 octobre 1963, est inhumé à l'intérieur de la chapelle sous une grande dalle.



Il restait un petit moment pour passer à la boutique de souvenirs : livres, cartes postales et beaucoup d'objets en porcelaine, décorés avec des dessins de Jean Cocteau et des reproductions des simples.



16h30 : il nous fallait regagner Paris. Ce fut une belle journée bien organisée par George Mutch que nous remercions.

Lydie Delalande

Agnès Dickson (1923-2019)



Agnès Dixon est décédée en 2019 dans sa 96e année. Née en 1923 à Roubaix dans une famille d'industriels du textile, elle a passé son enfance dans le Nord puis dans la Marne où sa famille s'est installée dans les années 1930.

Pendant la guerre de 1939-1945 sa famille s'est réfugiée à Neuilly sur Seine, mais elle-même se rendit à Cambrai où elle mena une action sociale auprès de mères de famille en difficulté.

En 1947 elle épousa Georges Dickson à Fagnères dans la Marne et ils s'installèrent définitivement à Paris où son mari mena une carrière professionnelle dans différents Ministères pendant qu'elle se consacrait à l'éducation de leurs trois enfants : David (†), Benoit (†) et Fanny.

Elle a participé étroitement à l'engagement de son mari dans l'association

Franco Écossaise, et pris part activement aux réunions et voyages de l'association pendant de nombreuses années. Jusqu'à un âge avancé, elle a assisté aux réunions et conférences de l'association et s'est tenue informée de ses travaux jusqu'à la fin.

Sa fille Fanny Gay del Santo me demande de transmettre à tous les membres qui l'ont connue le témoignage de la sympathie sincère qu'elle éprouvait à leur égard.

Cette sympathie était bien réciproque et tous les membres de l'A.F.E. qui l'ont connue se souviendront de son sourire, de son amabilité, de sa grande discrétion et de son courage dans les épreuves.

Thierry Rechniewski

Le 1er juillet 2020 à Lochnagar

Cette année, le Pays du Coquelicot a subi, comme partout, les contraintes dues au covid 19. Toutes les cérémonies commémoratives de la Bataille de la Somme ont été annulées. Toutefois, s'il n'y eut pas les grands rassemblements habituels, à chaque mémorial était organisé une courte cérémonie avec un nombre restreint de participants.

Mme Delalande et moi-même n'avons pas pu assister à la petite cérémonie organisée cette année à Lochnagar Crater. Pour la première fois depuis plus de 40 ans, Richard Dunning, propriétaire du terrain où se trouve le cratère, lui qui a fait de ce lieu un grand mémorial de la Somme, n'a pas pu venir en France et être présent.

Mais, grâce à la technologie et au travail de nombreux membres, tous les Amis de Lochnagar, ont eu la possibilité de suivre la cérémonie en direct sur le site de l'association, *The Friends of Lochnagar*. Cette dernière avait également réalisé un petit film de 7 à 8 minutes que l'on pouvait regarder toute la journée à partir de 8h30 (www.lochnagarc crater.org)

En ce matin pluvieux du 1er juillet 2020, il y avait une quinzaine de personnes avec imperméables et parapluies devant la Grande Croix de Lochnagar Crater, Français en majorité et quelques Britanniques résidant dans la région.

La cérémonie commença à 7h28 précises. Il y eut d'abord les coups de sifflet stridents annonçant le début de cette terrible bataille, puis, dans le silence qui suivit, on entendit une cornemuse dans le lointain. Elle jouait l'air magnifique et émouvant The Battle of the Somme. Petit à petit, le son s'amplifia et soudain apparut le *piper*. C'était Cyrille Delplanque, petit-neveu de l'agriculteur qui avait vendu le terrain où se trouve le cratère à Richard Dunning. La famille Delplanque fait partie de la grande famille des Amis de Lochnagar et assiste chaque année à la cérémonie.

Juliet Thomson, membre de l'association était chargée de l'accueil et veilla au bon déroulement de cette courte cérémonie.

Des fleurs furent déposées au pied de la Grande Croix : une gerbe par M. Christian Bernard, maire d'Ovillers - La Boisselle et une couronne de coquelicots par Mrs Alison Haslock au nom de *The Lochnagar Crater Foundation*.



Cliché Claire Curie

Il était étrange de voir cette gerbe et cette couronne, seules au pied de la croix alors que, généralement, plus de cent couronnes y sont déposées et forment un magnifique tapis de coquelicots.

La cérémonie se termina par la lecture de *The Lochnagar Vow to the Fallen* (Le Serment de Lochnagar à ceux qui sont tombés au Champ d'Honneur). Ce texte, écrit par Richard Dunning en 2018, fait désormais partie de toutes les cérémonies. (cf bulletin n°81 – janvier 2019) Richard Dunning avait formulé le vœu que tous les Amis de Lochnagar lisent ce texte le 1er juillet cette année, où qu'ils soient, pour participer ainsi à la cérémonie qui se déroulait à Lochnagar Crater.

En voici la version française, lue par M. Duthoit :

Je promets d'honorer
Tous ceux qui sont tombés pendant la
Grande Guerre
Et chaque jour je m'efforcerai
De faire du monde qui nous entoure
Un lieu où règne plus de bonté et de
compassion,
Plus de compréhension et de tolérance,
Plus de pardon et de réconciliation.
Je prends solennellement cet engagement
En leur nom.

Ainsi, grâce à la vidéo, au film et au Serment de Lochnagar, tous les Amis de Lochnagar ont pu participer à cette inhabituelle mais fervente cérémonie.

Ginette Dalleré et Lydie Delalande.

L'ASSOCIATION FRANCO-ÉCOSSAISE EN L'AN 2021

COMITÉ DE PATRONAGE

Président :
Jean GUÉGUINO, GVCO, Ambassadeur de France

Frédérique CHAUVENET, Présidente de l'Association
Thouars-Marguerite d'Ecosse

Philippe CONTAMINE, Membre de l'Institut,
Professeur émérite à l'Université de Paris IV

Pierre DE BAECKER, Vice-Président honoraire

Alain HESPEL, ancien Président de la Fondation
Catholique Écossaise

COMITÉ DIRECTEUR

Président : Thierry RECHNIEWSKI
Vice-Présidents : Michel DUCHEIN, OBE
Jean-Claude MARTIN
Secrétaire générale : Anne-Marie JOSSE-AUZELLE
Trésorier : Julien VALÉE

MEMBRES DU COMITÉ

Ginette DALLERÉ - Lydie DELALANDE - Clarisse GODARD
DESMAREST - Mathieu MAZÉ - George P. MUTCH - Aziza
OUARDANI - Henry SUHAMY .

CE NUMÉRO A ÉTÉ RELU ET MIS AU POINT AVEC L'AIDE DE GINETTE DALLERÉ

SOMMAIRE

- MATHIEU MAZE
Le massacre de Glencoe - 13 février 1692 p. 2
- TOM WIGHT
Thomas Blaikie (1751-1938), un jardinier écossais à la cour de France..... p. 9
- BERNARD HOMERY
Ces Écossais à la Cour de Pierre 1er de Russie..... p. 13
- GEORGE P.MUTCH
James Oswald, un compositeur écossais à la cour de George III..... p. 21
- LYDIE DELALANDE
Une journée à Grez-sur-Loing et Milly-la-Forêt - 28 septembre 2019..... p. 27
- THIERRY RECHNIEWSKI
Agnès Dickson (1923-2019)..... p. 30
- GINETTE DALLERE
Le 1er juillet 2020 à Lochnagar Crater..... p. 31

POUR ADHÉRER A NOTRE ASSOCIATION

Membre actif	45 €	Association ou Jumelage	60 €
Couple	60 €	Membre Bienfaiteur (à partir de)	80 €
Etudiant ou membre associé (envoi du Bulletin seul)	20 €		

La cotisation, valable pour l'année civile en cours, inclut l'abonnement au Bulletin (reçu fiscal sur demande)

Elle sera adressée au Trésorier de l'Association :

M. Julien VALÉE - 14 quater, rue Charles Rhône - 78100 ST-GERMAIN-EN-LAYE
par chèque, à l'ordre de l'Association Franco-Ecossaise